

Civilisation japonaise

M. Bernard FRANK, membre de l'Institut,
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Thèmes religieux dans les rouleaux illustrés

L'essentiel du cours de l'an dernier avait porté sur un rare exemple de rouleau à thème de bouddhisme ésotérique pouvant être considéré comme répondant aux critères ordinaires de la peinture de cour : texte rédigé, non dans la langue technique et savante qu'est ici le chinois, mais en langue locale selon l'usage voulu pour les destinataires féminins, calligraphié sur papier somptueusement orné et pourvu de peintures relevant de la tradition du *Yamato-e* : il s'agissait, rappelons-le, de l'*Ajigi*, ou « Contemplation de la Lettre A », dont le manuscrit, datant de l'extrême fin de l'époque de Heian ou du tout début de celle de Kamakura, se trouve conservé au musée Fujita d'Ōsaka.

Après ce regard du côté de l'Esotérisme, c'est vers cet autre grand courant qu'est celui du Sūtra du Lotus que nous avons résolu de nous tourner, dans la perspective ici suivie, en examinant autant que faire se pouvait chaque scène de la prédication du Sūtra à la lueur de plusieurs œuvres illustrées, le but ultime demeurant l'examen du *Heike-nōkyō*, cette fameuse copie enluminée offerte en 1164 par la famille Taira au sanctuaire d'Itsukushima. Du fait de l'importance de la tâche, le travail n'a pu être mené que jusqu'au seuil même de cet examen, reporté à l'année à venir. Le temps n'a pas été mal employé pour autant, car le cours a été l'occasion d'une « reconsidération » générale de l'économie du Sūtra, de l'enchaînement et de la récurrence, sans cesse enrichie, de ses thèmes. La synthèse de cette réflexion a été présentée lors d'une conférence donnée à l'*UNESCO* le 12 mai 1993 dans le cadre du « Festival culturel du Japon à Paris », intitulée « De l'Inde au Japon : l'art du Sūtra du Lotus ».

Pour ce qui est du texte, on a pris, il va de soi, comme source de base le *Myōhōrengekyō*, ou « Sūtra du Lotus de la Loi merveilleuse », de Kumārajīva

(*Taishō*, IX, n° 262 et, pour une édition meilleure, munie d'une concordance, *Hokekyō ichiji sakuin*, Tokyo, 1977), en 28 chapitres contenus dans Huit rouleaux, datant de 406, dont l'autorité s'est imposée en Asie orientale et qui y constitue donc quasiment la clé de toute représentation iconographique. Mais l'on s'est régulièrement référé pour une compréhension plus complète de passages ou de termes requérant une spéciale attention, aux deux autres traductions chinoises intégralement conservées, celle, plus ancienne (286), de Dharmarakṣa (*T.*, n° 263), ou *Shōhokekyō*, et celle, plus récente (601) et légèrement augmentée, de Jñānagupta et Dharmagupta (*T.*, n° 264), ou *Tenbon Myōhōrengekyō*, ainsi qu'au texte sanskrit dans sa recension publiée par Wogihara et Tsuchida, *Kaitei Bonbun Hokekyō, Saddharmapuṇḍarīka-sūtram* (3 vol., Tokyo, 1934-35). Ont été consultés, en outre, la traduction française du texte sanskrit par Burnouf (*Le Lotus de la Bonne Loi*, rééd. de 1925) et les versions anglaises (*The Threefold Lotus Sutra*, par Katō Bunnō et autres, New York et Tokyo, 1975 ; *Scripture of the Lotus Blossom of the Fine Dharma*, par Leon Hurvitz, New York, 1976) et japonaise (*Hokekyō*, par Sakamoto Yukio et Iwamoto Yutaka, Tokyo, Iwanami-bunko, 3 vol., 1962-1967, éd. corrigée 1976) de la traduction de Kumārajīva, ainsi que divers commentaires.

En ce qui concerne l'iconographie, on a utilisé, en plus d'un certain nombre d'ouvrages particuliers, les publications générales suivantes : les deux catalogues d'expositions *Hokekyō no bijutsu*, « Art du Sūtra du Lotus », Musée municipal d'Ōsaka, 1973, Musée national de Nara, 1979 ; le volume *Hokekyō-e*, « Peintures du S. du L. », dû à Aruga Shōryū, série *Nihon no bijutsu de Shibundō*, n° 269, 1988 ; l'ouvrage en anglais de Kurata Bunsaku et Tamura Yoshirō, *Art of the Lotus Sutra*, Tokyo, Kōsei, 1987, et, enfin, l'inestimable instrument de travail que constitue, ici encore, le *Genshoku Nihon no bijutsu* de Shōgakkān, vol. *Butsuga*, « Peintures bouddhiques ». N'oublions pas non plus le *Nihon no setsuwa-ga, Narrative Paintings of Japan*, mentionné dans notre rapport de l'année dernière, *Annuaire 1991-1992*, p. 692).

Les représentations, qu'elles soient en peintures à déroulement horizontal ou vertical (même *Ann.*, p. 690), affectent des formes plus ou moins concises ou développées. La plus développée est celle du type *ippongyō* — 一品經 où chacun des 28 chapitres du Sūtra selon la version de Kumārajīva est copié — idéalement par une main différente — sur un rouleau distinct, raffinant ainsi sur la tradition ci-dessus rappelée, remontant à Kumārajīva lui-même, qui regroupe les chapitres en Huit rouleaux (rouleau I/ch. 1-2 ; r. II/ch. 3-4 ; r. III/ch. 5-7 ; r. IV/ch. 8-11 ; r. V/ch. 12-15 ; r. VI/ch. 16-19 ; r. VII/ch. 20-24 ; r. VIII/ch. 25-28). C'est à ce type qu'appartient le *Heike-nōkyō*.

Plus courante est une forme intermédiaire qui présentera les chapitres, selon l'importance qui leur est reconnue, par unités ou ensembles de deux, comme on le voit dans la suite iconographique du Honpōji de Toyama (1326-1328), constituée de 22 figurations verticales.

Bien davantage condensée est une forme comme celle du Honkōji de Shizuoka (1335), où l'on trouve les 28 chapitres réunis en 4 ensembles, correspondant chacun au contenu de deux rouleaux (qui comprennent respectivement 4, 7, 8 et 9 chapitres). On notera que les peintures y sont pourvues de cartouches explicatives.

Tandis que ces formes diverses, si condensées soient-elles, ont pour trait commun de représenter le déroulement du Sūtra du Lotus de manière exhaustive, d'autres, qui vont plus loin dans la volonté de ramener ce dernier à l'essentiel de son message, opèrent à cet effet un choix parmi les chapitres. On peut citer en exemple la peinture à déroulement vertical (presque carrée, 144 × 132 cm) du Kaijūsenji de Kyōto (fin du XII^e s. ?), d'une composition extrêmement originale (plan de celle-ci dans Aruga, *loc. cit.*, p. 33) qui résume le Sūtra aux 5 chapitres 1, 11, 15, 21 et 24.

Plus concentrée encore, il va de soi, est la forme en maṇḍala (*Hokke-mandara*) qui consiste en une représentation du seul chapitre 11 (Apparition d'un stūpa) à l'intérieur d'un « Lotus à huit pétales » à « Encadrement adamantin », synthèse, on s'en souvient, des deux éléments symboliques fondamentaux de l'Ésotérisme (voir les *Ann.* 1984-1985, pp. 700 et 707, et 1991-1992, p. 691). Doit être rappelé ici aussi le « Grand maṇḍala du Sūtra du Lotus » (*Daihokeyō-mandara*) de Nichiren, fondé sur ce même chapitre 11, ainsi que toutes les représentations figurées qui en sont issues (*Ann.* 1981-1982, p. 587 s.).

*

De la fin du VII^e siècle aux temps modernes, des illustrations du Sūtra, aussi bien sculptées que peintes, ont été produites au Japon en grand nombre. Vu, en un sens, cette abondance des matériaux et, à l'inverse, le fait que beaucoup d'entre eux restent peu accessibles, car publiés seulement pour une faible part, et, aussi, par ailleurs, que quantité sont de caractère répétitif : pour toutes ces raisons, il a paru nécessaire de limiter ici l'examen à quelques œuvres qui s'imposaient par leur qualité expressive ainsi que par leur représentativité iconographique.

Parmi elles, on mentionnera d'abord deux *emaki* contenant chacun le texte entier du Sūtra, copié selon sa division traditionnelle en Huit rouleaux, avec des illustrations en frontispice (littéralement, « en revers de couverture », *mikaeshi-e* 見返繪), conservés l'un et l'autre à l'Enryakuji, quartier général de la secte Tendai. Le plus ancien, de toute évidence, des deux, qui est écrit à la seule détrempe d'argent (on l'appelle en conséquence *Konshi ginji Hokekyō* 紺紙銀字法華經), mêlée d'or pour la partie des illustrations, est dit de la main de Chishō-daishi, c'est-à-dire Enchin (814-891), dont on a eu plusieurs fois l'occasion de souligner (voir, notamment, *Ann.* 1987-1988, p. 605) l'importance qu'il a eue dans la transmission de la tradition iconogra-

phique ; mais l'affirmation ne paraît pas crédible à la plupart des spécialistes, qui datent l'œuvre du siècle suivant, voire du XI^e. D'autres ont été frappés par la ressemblance de celle-ci avec des rouleaux coréens analogues et ont émis l'hypothèse qu'elle aurait été importée de la péninsule — plus précisément, de Silla (j. Shiragi). Nous avons jugé bon de reproduire ici plus loin (pp. 729 et 730) deux exemples particulièrement remarquables (illustrations de paraboles du rouleau V, ch. 14 et 15) de la haute technique de l'auteur.

L'autre, que l'on considère comme de la fin du XI^e siècle parce que de peu antérieur au fameux exemplaire du Canon bouddhique offert en 1126 au Chūsonji de Hiraizumi, a un texte copié en lignes alternées de détrempe d'or et d'argent (*Konshi kingin majirigaki Hokekyō* 紺紙金銀交書法華經) et révèle dans sa splendeur calligraphique et picturale une forte influence de la manière des Tang.

On énumérera en outre, pour ce qui est de la fin du XII^e, la peinture verticale (sans éléments de texte) du Kaijūsenji, ci-dessus mentionnée ; pour ce qui est du milieu du XIII^e, le rouleau à développement horizontal *Hokekyō-emaki*, dont ne subsistent que des fragments dispersés des chapitres 21 et 23, et qui consiste en alternance de passages du Sūtra en « lecture » — autrement dit, en traduction — japonaise (*kanagaki Hokekyō* 假名書き法華經) et d'illustrations accompagnées de cartouches (édition de l'ensemble par Komatsu Shigemi dans le vol. X de la série *Zoku Nihon emakimono taisei*) ; pour la première partie du XIV^e, les deux grands ensembles verticaux du Honpōji et du Honkōji, également mentionnés. L'admirable et singulier manuscrit du Kunōji, qui date de 1141 (*Ann.* 1991-1992, p. 690), n'a pas été, il va de soi, oublié, mais son examen plus approfondi sera repris dans le cours suivant en même temps que celui du *Heike-nōkyō*.

Devant l'impossibilité de reprendre une analyse détaillée de ces divers documents, nous avons résolu de privilégier, dans le présent résumé, celle de la série du Honkōji qui, en raison de son caractère à la fois exhaustif et très bien composé, s'y prêtait particulièrement. On la trouvera plus loin, aux p. 742 et suivantes sous la forme de quatre schémas. Pour que leur relation au texte du Sūtra apparaisse en toute clarté, il a paru nécessaire de les faire précéder d'un rappel du contenu des 28 chapitres de ce dernier.

*

Souvenons-nous, en premier lieu, que le Sūtra du Lotus est fait d'un enchaînement de parties descriptives et de parties de discours, celles-ci consistant elles-mêmes en des suites d'exposés doctrinaux et de paraboles (skt *aupamya*, j. *hiyu* 比喩). Les paraboles sont, ainsi que l'explique le Buddha prédicateur lui-même, destinées à faire entendre concrètement des vérités qui, du fait de leur caractère « inouï », « difficile à pénétrer, difficile à croire » plongent dans la perplexité, voire choquent certains éléments de l'auditoire.

On en énumère traditionnellement sept (*Hokke shichiyu* 法華七喻) comme spécialement importantes, mais le texte en contient davantage. On notera que ce sont aussi parfois les interlocuteurs du Maître qui, pour mieux lui présenter leurs questions, recourent à ce moyen d'expression. Il n'y a pas lieu de s'étonner que les illustrateurs d'expression y aient vu, à leur tour, une matière extrêmement séduisante à traiter.

Voici donc le résumé des chapitres, avec l'indication de leur groupement par rouleaux :

— Ch. 1, « Introduction » (*Johon* 序品) (1^{er} du rouleau I) :

Le Buddha se tient au milieu d'une grande assemblée sur le Pic des Vautours, l'un des lieux favoris de sa prédication, notamment dans les sūtra du Grand Véhicule. Après l'exposé d'un sūtra préalable, il entre dans un long recueillement, au cours duquel il projette à partir de sa marque intersourciliaire un rayon qui s'en va au fin fond de l'Orient, illuminer des terres innombrables avec les buddha qui y siègent, ainsi que les êtres qui y demeurent dans les six voies de l'existence transmigrante — dieux, hommes, démons batailleurs, animaux, fantômes affamés, infernaux — et, tout au bas des enfers mêmes, le « Sans relâche » infra-enfer Avīci. Maitreya, le bodhisattva de la tradition du bouddhisme ancien, réduit ici, comme dans le sūtra de l'« Enseignement de Vimalakīrti », au rôle ingrat du mal-comprenant, interroge le parangon de sagesse Mañjuśrī sur le sens de ce prodige et Mañjuśrī, non sans ironie à son égard, lui explique avoir été témoin, en des temps reculés, d'un semblable commencement de prédication débouchant sur l'exposé d'un sūtra dit du « Lotus de la Loi merveilleuse » enseignant la Nature réelle de toute chose, et dont on peut présumer qu'il va être aujourd'hui de nouveau prêché. Il explique aussi que le prodige lumineux sur lequel Maitreya s'interroge n'est qu'un de ces moyens commodes, un de ces expédients (*hōben*) dont les buddha se servent pour faire progresser les êtres en dépit de leur insuffisance de compréhension. Ce faisant, il introduit au chapitre suivant, dont le titre va être précisément « Les expédients ».

[Ill. — En particulier, Kaijūsenji, *Art of the L. S.*, pl. 23 ; détail, *ibid.*, 24, et *Gensh. N. no bij.*, pl. 31, où l'on distingue très bien la silhouette de vautour donnée à la montagne — *Honkōji*, I., *Art...*, pl. 15, *infra*, pp. 742-743.]

— Ch. 2, « Les expédients » (*Hōben hon* 方便品) (2^e du rouleau I) :

Sorti de son recueillement, le Buddha s'adresse à Śāriputra, parmi ses anciens disciples le plus fameux pour la sagesse, et traite donc ici par lui comme spécialement apte à comprendre la difficile vérité qu'il a décidé de révéler. Il ne cessera pas d'y avoir ainsi un lien entre le développement de la prédication et la qualité de ceux qui seront choisis pour en constituer, à chaque étape, les relais privilégiés. Dès les premiers mots, le Buddha part en

flèche, il remet en cause les vieilles certitudes. La science des buddha, va-t-il dire, est impénétrable : « Seul un buddha [s'entretenant] avec un buddha peuvent aller jusqu'au fond de la Nature réelle de toute chose », et d'affirmer que jamais une telle science ne sera à la portée de ceux qui incarnent les plus hauts états d'accomplissement jusque-là connus dans le bouddhisme, dont il rappelle qu'ils se résument à trois grandes catégories de pratiquants : disciples de l'ancienne tradition enfermés dans l'idée qu'ils ne pourraient trouver le chemin du nirvāṇa que sous la conduite — littéralement, comme « Auditeurs » (*shōmon* 聲聞) — d'un être ayant acquis des lumières supérieures, autrement dit, d'un buddha ; sages qui avaient, eux, su trouver l'Éveil par eux-mêmes, mais qui, ne s'étant pas donné la peine d'en faire profiter quiconque, étaient restés des « Buddha solitaires » (*pratyeka-buddha* / *byakushi-butsumi* 辟支佛) ; bodhisattva, adeptes, d'ores et déjà, de ce bouddhisme aux vues infiniment élargies qu'était le Grand Véhicule, qui avaient aussi pour visée l'Eveil, un Eveil, celui-là, totalement collectif, conditionné par le salut d'autrui, reporté par le fait de ce sacrifice à un avenir incommensurablement lointain, et qui n'avaient donc présentement qu'une vue des choses bien moins complète que celle des Buddha.

Devant ces déclarations surprenantes, Śāriputra se fait l'interprète des doutes de l'assemblée, dont une partie, irréductible, se retire. Le Buddha va reconnaître que son discours contredit ce qu'il avait lui-même enseigné jusque-là. Pourtant, dit-il, il n'avait pas cherché à tromper ses auditeurs antérieurs : il avait seulement, pour se faire comprendre d'eux au niveau qu'ils pouvaient atteindre, utilisé par expédient des « véhicules » (*jō* 乘) de salut provisoires, qui vont être remplacés par un véhicule unique et définitif, celui des buddha (*ichi-butsumi* 佛乘), garant du fait que les êtres pourront tous sans exception accéder à l'état suprême d'Eveillé parfait. Comment y parviendront-ils ? En entendant la Loi, en pratiquant l'aumône et tous les devoirs de la conduite religieuse, en rendant hommage aux buddha, à leurs stūpa, en faisant d'eux des images peintes et sculptées portant les signes de leur plénitude. Même les enfants qui, par jeu, construiront des stūpa avec du sable devront être reconnus comme arrivés à la possession de l'état de buddha. Il est temps que toute incertitude à cet égard soit dissipée et que la joie s'installe dans les cœurs.

[Ill. — En particulier, *Honpōji*, *Art...*, pl. 1 et, détails, 2 (Śāriputra devant le Buddha) et 3 (vénération des stūpa) — *Honkōji*, I., *ibid.* pl. 15, *infra*, pp. 742-743.]

— Ch. 3, « La parabole » (*Hiyu hon* 比喻品) (1^{er} du rouleau II) :

Śāriputra exprime sa propre joie d'être libéré de l'insatisfaction qui l'accablait jusque-là toujours. Il avoue s'être un moment demandé si le tentateur Māra n'avait pas pris l'apparence du Buddha pour tenir les stupéfiants propos qui viennent d'être entendus, mais il a désormais triomphé de ses doutes. Le

Buddha lui prédit l'Eveil et le nom de buddha qu'il portera. Si l'on excepte Maitreya, connu depuis les temps anciens comme le successeur futur de Śākyamuni et à qui Mañjuśrī a rappelé son avenir dans le chapitre d'Introduction, il est le premier auquel est ainsi adressée une prédiction (*juki* 授記) de cette sorte. Le Buddha lui fait en outre l'annonce étonnante, prodrome de la grande révélation qu'il fera à propos de soi-même dans le chapitre 16 et qui passe ici curieusement presque inaperçue, qu'après le temps où il aura obtenu l'Eveil, il jouira d'une « mesure de vie » (*butsuju* 佛壽) de douze périodes cosmiques.

Śāriputra lui ayant demandé de parler encore pour dissiper ce qui peut subsister de doutes dans l'assemblée, le Maître lui propose une parabole, la première du Sūtra, communément dite « des trois chars et de la maison en feu » (*sansha katau* 三車火宅) : un homme riche possède une grande et belle maison, mais elle est remplie de périls de toutes sortes, d'animaux venimeux, de démons redoutables et, bientôt, un incendie s'y déclare. Cette maison n'a qu'une porte, et qui est étroite. L'homme, qui est au-dehors, appelle ses enfants restés à l'intérieur, mais ils ne veulent pas l'écouter, car ils s'amuse. Par expédient, pour les attirer, il leur promet trois jolis chars, l'un attelé d'une chèvre (*yōja* 羊車), l'autre, d'un cerf (*rokusha* 鹿車), le troisième, d'un bœuf (*gosha* 牛車). Les enfants se ruent hors de la maison pour y monter, et sont sauvés. Mais le père, pour les réunir dans un véhicule unique et plus spacieux, leur a fait confectionner un char magnifique attelé d'un bœuf blanc (*daibyakugosha* 大白牛車), où tous se transfèrent. La belle demeure emplit de périls et qu'embrasera un incendie terminal, explique le Buddha, est le monde ; les trois petits chars sont les trois véhicules (*sanjō* 三乘) des « Auditeurs », des « Buddha solitaires » et des Bodhisattva, d'abord conçus par expédient ; le grand char au bœuf blanc qui les remplace pour finir, est le « Véhicule unique des Buddha » que va révéler le Sūtra.

[Ill. — En particulier, *Honpōji*, *Art...*, pl. 4, et détails, pl. 5 (l'incendie) et 6 (les chars) ; *Gensh. N. no bij.*, pl. 32 (l'incendie) — *Honkōji*, I., *Art...*, pl. 15, *infra*, pp. 742-743.]

— Ch. 4, « Croire et comprendre » (*Shinge hon* 信解品) (2^e du rouleau II) :

Le titre du chapitre est emprunté à la strophe finale du chapitre précédent : « S'il est des hommes de cette sorte, ils seront capables de croire et de comprendre... » L'expression signifie que, devant la difficile vérité prêchée ici, il faut d'abord donner sa foi, et que d'elle procédera la compréhension.

Après Śāriputra, c'est quatre autres des plus éminents parmi les anciens disciples (autrement dit, parmi les « Auditeurs »), Subhūti, Mahākātyāyāna, Mahākāśyapa et Mahāmaudgalyāna, respectivement réputés comme les meilleurs pour l'art d'exposer la Vacuité, pour celui de la controverse, pour

l'ascèse purificatrice, pour les pouvoirs merveilleux, qui prennent la parole et expriment leur joie d'une prédiction d'Eveil dont ils ont compris qu'elle s'adresse aussi à eux. Ils découvrent soudain qu'ils étaient, sans le savoir, en possession d'un joyau incomparable et, afin de bien montrer ce que signifie pour eux cette découverte, ils en font l'illustration par une parabole, qu'ils présentent au Buddha, connue sous le nom de *Chōja gūji* 長者窮子, « Le riche notable et l'enfant pauvre », qui n'est pas sans rappeler celle de l'Enfant prodigue : un homme, dans sa jeunesse, a quitté son père pour partir dans une autre partie du pays. Les décennies passent, et il devient de plus en plus miséreux, cependant que le père, parti, lui aussi, dans une autre province, devient de plus en plus riche et considéré. Mais il est au désespoir d'avoir perdu son fils. Un jour, le pauvre, par hasard, arrive à la maison de son père, qu'il ne reconnaît pas. Le père, lui, le reconnaît, mais ne se dévoile pas à lui et lui fait d'abord donner un travail très humble, car il ne veut pas lui infliger le choc d'une révélation trop brutale. Puis, après l'avoir durant un temps éprouvé, il se décidera à lui apprendre qu'il est son fils et le mettra en possession de tous ses trésors. Tels sont les disciples, qui d'abord instruits dans un humble enseignement, voient s'offrir à leurs yeux l'état suprême de buddha.

[III. — *Honkōji*, I., *Art...*, même pl. 15, *infra*, pp. 742-743, le pauvre couché devant la maison de son père.]

— Ch. 5, « La parabole des plantes médicinales » (*Yakusō-yu hon* 藥草喻品) (1^{er} du rouleau III) :

Le Buddha reprend le dialogue avec les « Auditeurs » éminents qui viennent de s'adresser à lui et choisit pour principal interlocuteur parmi eux Mahākāśyapa. Il évoque un grand nuage gonflé d'eau, qui s'étend au-dessus du vaste univers et qui, sur les herbes, les buissons, les grands arbres de toutes espèces et les diverses familles de plantes médicinales, répand son eau partout, en même temps, de manière égale. Chaque plante s'en nourrira conformément à sa spécificité (*shabetsu* 差別), qu'elle soit grande, moyenne, petite, ou arbre lui-même de grande ou de petite taille — ce que les scolastes résumeront par l'expression « Trois sortes de plantes et deux sortes d'arbres » (*sansō nimoku* 三草二木) qu'ils chargeront de valeur symbolique —, mais la pluie, pour ce qui est d'elle, n'a qu'une seule saveur (*ichimi* — 味) et la répand de manière égale. Pareille à elle est la Loi ici prêchée, dont la saveur est unique, égale pour tout être de condition noble ou vile, supérieure ou inférieure (*kisen jōge* 貴賤上下).

[III. — *Kunōji-kyō*, *Art...*, pl. 65 ; *Ann.* 1991-1992, p. 690 — *Honkōji*, II., *Art...*, pl. 16, *infra*, pp. 744-745 (les diverses sortes de plantes et d'arbres, et d'êtres de toutes conditions ; le représentant de la plus haute condition séculière qu'est le monarque universel).]

— Ch. 6, « Les prédictions » (*Juki hon* 授記品) (2° du rouleau III) :

Le Buddha va maintenant prédire leur Eveil effectif aux quatre disciples qui avaient ci-dessus exprimé leur joie (dans l'ordre, ce seront Mahākāśyapa, Subhūti, Mahākatyayāna et, enfin, Mahāmaudgalyāna). Comme à Śariputra, il leur annoncera à chacun leur nom de buddha, celui de leur terre de prédication et en décrira les splendeurs variées. Il leur dira aussi, continuant à préparer ainsi sa grande révélation du chapitre 16, la « mesure de vie » incroyablement longue qu'ils auront au-delà de l'Eveil. Fait qui mérite d'être noté, on retrouve ici avec une précision accrue la distinction, qu'avait brièvement mentionnée le ch. 3, entre une première période, où la Loi prêchée par un buddha doit être correctement comprise (*shobō* 正法), et une autre où elle ne le sera plus que d'une manière formelle (*zōbō* 像法). C'est plus loin dans l'ouvrage qu'apparaîtra la mention d'une troisième où elle atteindra son stade de décadence terminale (*mappō* 未法), si importante dans l'histoire ultérieure du bouddhisme.

[Ill. — *Honkōji*, II., *Art...*, même pl. 16, *infra*, p. 744-745 (image d'un des disciples représenté en buddha dans sa terre paradisiaque).]

— Ch. 7, « La parabole de la ville magique » (*Kejō-yu hon* 化城喻品) (3° du rouleau III) :

Ce chapitre est l'un de ceux qu'on peut considérer comme marquant un seuil dans l'approfondissement de la prédication du Sūtra. Le Buddha, qui a, dans ses déclarations précédentes, savamment posé les jalons de cet approfondissement, va s'attaquer ici aux deux questions capitales que sont celles de l'origine de son Eveil et de la nature véritable du nirvāṇa. Il s'y adresse non plus à tel ou tel disciple de son ancienne Communauté, mais à celle-ci dans son ensemble. Il rappelle en quelles circonstances des existences antérieures a commencé sa propre pratique, en un temps extrêmement lointain, auprès d'un buddha nommé Mahābhijñānābhīhū, j. Daitsūchishō-nyorai 大通智勝如來 « Victorieux par sa grande connaissance pénétrante » (on notera, au passage, que celui-ci a été adopté comme « vénéré fondamental » au Nankōbō 南光坊 d'Imabari, 55° des 88 sanctuaires de Shikoku, avec une représentation iconographique calquée sur celle de Dainichi-nyorai, Buddha suprême de l'Esotérisme), qui se résolut, au terme de sa prédication, à exposer le Sūtra du Lotus. Le futur Śākyamuni n'était pas seulement son disciple : il était le 16° et dernier (16, c'est-à-dire 4 × 4, représente la totalité des quartiers de l'espace) des fils qu'il avait eus durant sa vie laïque royale et qui entrèrent tous en religion sous sa direction. Il est intéressant de relever que, parmi les autres, figurent, déjà respectivement affectés à l'Est et à l'Ouest, Akṣobhya et Amitābha, présentés donc comme des frères aînés du buddha de notre monde. Ces seize princes, qui s'étaient tôt affirmés des bodhisattva par leur conduite, avaient fait mûrir d'innombrables êtres dans la compréhension du nirvāṇa véritable.

Ce qu'est ce nirvāṇa, le Buddha va l'expliquer au moyen de la parabole qui donne ici son titre au chapitre : il est une troupe de gens qui veulent se rendre en un lieu qui recèle de nombreux trésors, mais, pour y parvenir, elle doit passer par un chemin très périlleux, à travers une immense forêt. Épuisés, beaucoup n'ont plus le courage d'avancer. Or la troupe a un bon guide, avisé, qui décide de recourir à un expédient. Il crée par magie une cité magnifique, où chacun se délasse. Après quoi, il la fait disparaître et emmène la compagnie au terme véritable du voyage. Le Buddha précise : il en est de même du nirvāṇa, celui qui vous avait été enseigné n'était pas le nirvāṇa véritable, qui est celui auquel vous atteindrez lorsque, comme je vous l'annonce, vous serez devenus des buddha.

[III. — On a rappelé, pour ce qui est de l'art chinois, les peintures des grottes 103 et 217 de Dunhuang, qu'on date de la 1^{re} moitié du VIII^e s. (reproduction dans *Arts of China, Buddhist Cave Temples*, par Akiyama T. et Matsubara S., Kodansha International, 1969, pl. 45 et 46 : l'arrivée d'une caravane à la ville magique — *Honkōji*, II., *Art of the L. S.*, même pl. 16, *infra*, pp. 744-745 : l'entrée en religion des princes ; la ville magique, ses terrasses et ses boutiques.]

— Ch. 8, « Prédiction reçue par cinq cents disciples » (*Gohyakudeshi juki hon* 五百弟子受記品) (1^{er} du rouleau IV) :

Après une prédiction à son disciple Pūrṇa, « le précèdent pour les sermons », qui l'observait immobile, et dont il a compris les pensées d'attente, c'est vers un groupe de cinq cents religieux que le Maître se tourne pour leur annoncer collectivement leur Eveil. Ceux-ci, qui confessent l'erreur de leur ancienne vue du nirvāṇa et veulent exprimer la joie de la prédiction qui vient de leur être donnée, recourent, pour ce, à une parabole dite de « La perle attachée à la doublure » (*eri keiju* 衣裏繫珠) : un homme visite un ami très fortuné, qui le sustente abondamment et qui, avant qu'il ne reparte, attache à son insu, au revers de son vêtement une perle d'une valeur inestimable. L'homme repart et tombe dans la misère ; la moindre aumône le satisfait. Un jour, il rencontre l'ami d'autrefois qui lui fait voir le joyau dont il était porteur et auquel il n'avait pas prêté attention. Tel est le nirvāṇa qui vient d'être révélé aux disciples.

[III. — *Honkōji*, II., *Art...*, même pl. 16, *infra*, pp. 744-745 : l'homme mangeant, puis dormant dans la « maison de l'ami à la perle » (*tama no shinnu ke* 玉親友家) ; la rencontre ultérieure].

— Ch. 9, « Prédiction à ceux qui étudient et ceux qui sont affranchis de l'étude » (*Ju gakumugakunin ki hon* 授學無學記品) (2^e du rouleau IV) :

Ce chapitre reprend de façon encore plus amplifiée le thème des prédictions. On y voit Ānanda, le disciple bien aimé du Maître, celui qui était, de tous, le « premier pour l'expérience », et Rāhula, le propre fils du Buddha,

dit le « premier pour la pratique », se jeter à ses pieds et lui réclamer leur prophétie. Ils sont bientôt suivi de deux mille autre religieux de l'ancienne Communauté. Le Buddha répond en prophétisant d'abord à Ānanda. On voit alors — c'est, sauf erreur de notre part, la première fois — huit mille bodhisattva qui sont dans l'assemblée réagir : « Nous n'avons pas encore entendu, disent-ils, qu'un Bodhisattva reçoive une telle annonce, alors que les "Auditeurs" (par définition moins avancés) en reçoivent ainsi ». — Ānanda, dit le Buddha, a jadis conçu l'esprit d'Eveil en même temps que lui-même et n'a cessé, depuis lors, de le stimuler. Quant à Rāhula, qui fut son fils aîné, il sera le fils des Buddha, en nombre infini, de l'avenir. Rāhula reçoit lui-même sa prophétie, puis c'est le tour des deux mille religieux, ceux qui ont encore à apprendre et ceux qui sont au-delà de l'étude.

[Ill. — *Honkōji*, II., *Art...*, même pl. 16, *infra*, pp. 742-744 : scène, extérieure au contenu du Sūtra, illustrant un miracle qui avait permis de prouver que Rāhula était vraiment le fils du Buddha (voir catalogue *Hokekyō no bijutsu*, Ōsaka, 1973, p. 41, notice 64)].

— Ch. 10, « Le prêcheur de la Loi » (*Hosshi hon* 法師品) (3^e du rouleau IV) :

C'est ici que, fidèle à sa méthode de savante gradation, le Buddha se décide à répondre à l'inquiétude des bodhisattva de n'avoir pas encore été concernés par ses prédictions d'Eveil. C'est en effet pour la première fois qu'il prend l'un d'eux pour interlocuteur en tant que représentant de l'immense masse de ses confrères. On notera qu'il s'agit du bodhisattva Bhaiṣajyārāja, « Roi des remèdes », celui-là même dont les pratiques d'offrande feront l'objet du thème du chapitre 23. La prédiction, cette fois, change de caractère ; elle n'est plus personnelle, ni même collective, comme on l'a vu en certains cas, mais totale : c'est l'assemblée entière, faite d'êtres humains et non humains (c'est-à-dire divins ou démoniaques) et d'adeptes des « Trois véhicules » des Auditeurs, des Buddha solitaires et des Bodhisattva eux-mêmes, qui se voit promise à la voie suprême de Buddha. Il suffira à chacun pour cela d'avoir entendu ne fût-ce qu'une seule stance, une seule phrase du Sūtra du Lotus de la Loi Merveilleuse et d'en avoir exprimé sa satisfaction. Le Buddha loue tous ceux, quels qu'ils soient, qui rendront un culte à ce Sūtra, à ceux qui le comprendront, le réciteront ou l'écriront. Celui qui en fera l'exposé devra être considéré comme l'envoyé du Buddha lui-même. De composite qu'elle était, l'assemblée se voit ainsi tout entière promue à l'état d'une assemblée de bodhisattva.

Un autre élément capital va apparaître ici à la suite : c'est celui d'une conception tout à fait nouvelle du stūpa, conçu non plus principalement comme un réceptacle à reliques corporelles « éclatées », mais comme celui du corps « entier » du Buddha, omniprésent dans l'univers en tant qu'expression de la Loi. En tous lieux où cette dernière sera exposée, il conviendra d'ériger

en en faisant mémoire, un grand stūpa fait de substances précieuses. Tous ceux qui s'en seront approchés seront très près d'obtenir l'Eveil parfait. Intervient ici une nouvelle parabole, celle du « Forage du plateau » (*senjaku kōgen* 穿鑿高原). Des gens creusent un puits dans un terrain aride. Tant que la terre est sèche, ils se savent loin de l'eau, mais dès qu'elle devient humide, limoneuse, ils comprennent que cette dernière est proche. Ainsi seront proches de l'Eveil ceux qui auront compris, médité, pratiqué ce Sūtra. Mais — précision qu'apporte le Buddha — il faut savoir que la prédication de celui-ci ne sera pas bien accueillie par tous (on se rappelle le retrait d'une partie, mécontente, de l'auditoire au chapitre 2) et que ses fidèles devront supporter injures et persécutions. Alors lui-même, d'un « autre univers » où il se trouvera, leur enverra, pour les protéger, des « êtres métamorphiques » et leur montrera son « corps de pure lumière ».

[Ill. — *Honkōji*, II., *Art...*, même pl. 16, *infra*, pp. 744-745 : le « forage du plateau » ; l'apparition du Buddha au prédicateur, sur la table duquel sont posés les Huit rouleaux du Sūtra (*Ann.* 1991-1992, p. 689).]

— Ch. 11, « L'apparition d'un stūpa » (*Ken hōtō hon* 見寶塔品) (4^e du rouleau IV) :

Le sol devant le Buddha se fend, et il en jaillit un immense stūpa précieux, qui s'élève dans les airs et y demeure suspendu. De ce stūpa sort une voix puissante qui loue le Buddha pour l'excellent exposé qu'il fait du Sūtra. Le Buddha explique que cette voix est celle d'un buddha des anciens âges, entré dans le nirvāṇa complet, et dont le corps est ici contenu en sa forme entière : buddha de qui la contrée de prédication est dite par toutes les traductions chinoises du Sūtra située à l'Orient, mais le texte sanskrit, de façon qui nous paraît bien plus pertinente, la dit « dans la partie de l'espace qui est placée au-dessous de la terre » (Burnouf, p. 146 ; éd. Wogihara, II., p. 208, 1. 9, *adhastāyāṃ dīśi*) ; pertinente parce que c'est de la terre même que ce stūpa jaillit, avec son buddha qui vient se porter garant de la prédication du Sūtra, comme la déesse Terre le fit pour Śākyamuni à l'heure de l'Eveil et, aussi, parce que ce buddha porte un nom, Prabhūtaratna, j. Tahō-nyorai 多寶如來, « Nombreux trésors », ou « Nombreux bijoux », qui évoque les richesses dont abonde le sol, que la symbolique bouddhique compare volontiers aux faveurs inépuisables de la compassion. Si Prabhūtaratna, bien qu'entré dans le nirvāṇa complet, peut ainsi prendre la parole, c'est à cause d'un vœu qu'il a fait jadis, qu'en tout lieu où serait prêché le Lotus, le stūpa contenant la forme de son corps se transporte pour que lui-même en fasse la louange, et que les buddha de tous les points de l'espace produisent des corps miraculeux (littéralement « fractionnés », *bunshin* 分身) qui viennent confluer en ce lieu.

Le Buddha s'élève dans les airs devant le stūpa et y reste lui-même suspendu. Il en ouvre les portes. Apparaît alors le « corps entier », plongé dans la concentration, du buddha Prabhūtaratna. Félicitant encore Śākyamuni

de sa prédication, il l'invite à venir partager son siège. L'assemblée contemple les Deux buddha assis côte à côte à l'intérieur du stūpa. Bientôt, elle exprime le souhait d'être elle-même élevée dans les airs, et le Buddha, par sa force merveilleuse, exauce ce souhait. Elle est désormais, ne l'oublions pas, une assemblée de bodhisattva, prête à entendre les vérités qui constituent le but ultime de l'exposé. Opérant *in fine* une avancée vers ce but, tout à fait capitale, mais si habilement présentée qu'elle passe inaperçue, le Buddha annonce que, son entrée dans le nirvāṇa s'approchant, il souhaite maintenant transmettre la responsabilité de la prédication du Lotus. Pour faire comprendre ce que sera la difficulté de cette prédication aux temps redoutables qui suivront sa disparition définitive, il recourt à une brève parabole, où il dit que bien plus difficile encore sera cette tâche que celle de l'homme qui, dans l'incendie terminal du *kalpa*, « portant une charge d'herbes sèches » (*tanbu kansō* 擔負乾草), s'avancerait sans être brûlé ».

[Ill. — La scène de la vision des « Deux buddha assis ensemble dans le stūpa » (*nibutsu byōza* 二佛並坐, *tōchū nibutsu* 塔中二佛), tenue pour la plus représentative du Sūtra du Lotus, a donné lieu à tant de figurations qu'on ne peut songer à en donner une liste ici. La plus ancienne d'origine chinoise qui ait été conservée, serait, selon Leroy Davidson (*The Lotus Sutra in Chinese Art*, N. Haven et Londres, 1954), celle qui se trouve au dos d'une mandorle de bronze de la collection Umehara datée de 482. Au Japon, le premier exemple connu est la plaque de bronze du Hasedera, dite *Hokekyō-sessō* 説相 (Scène de la prédication du S. du L.), qui est de 686 ou 698 (*Hokekyō-e*, pl. 1).

On rappellera en particulier : un *emaki* du XII^e s. appartenant à une collection privée (frontispice du rouleau VIII : l'assemblée lève la tête vers le stūpa suspendu dans les airs) (*Art of the L. S.*, pl. 53) — *Honpōji*, XI, reprod. en noir, *Nihon no setsuwa-ga*, pl. 21 ; en couleurs, publication du temple, *Myōhōrengekyō Ken hōtō hon daijūichi ezō* : le stūpa et l'assemblée dans les nuées — *Honkōji*, II., *Art...*, même pl. 16, *infra*, pp. 744-745 : les Deux buddha dans le stūpa ; la parabole du porteur d'herbes sèches.

Pour l'iconographie nichirénite, on se reportera à l'*Ann.* 1981-1982.]

— Ch. 12, « Devadatta » (*Daibadatta hon* 提婆達多品) (1^{er} du rouleau V) :

Cette partie du texte ne constitue un élément indépendant que dans la traduction de Kumārajīva. Dans la recension sanskrite traduite par Burnouf et les deux autres versions chinoises, elle est intégrée au chapitre 11 (d'où, à partir d'ici, un décalage d'une unité entre elle et celles-ci dans la numérotation des chapitres). Selon une opinion, elle aurait d'abord été censurée ; d'après une autre, le traducteur n'aurait pu s'en procurer le manuscrit qu'en un second temps.

Elle témoigne d'un considérable accroissement de l'audace du prédicateur dans ses prophéties. Elle est constituée elle-même de deux parties. Dans la première, le Buddha va faire l'annonce de l'accession future à la bouddhété d'un personnage qui n'est pas là présent, et pour cause, car il ne s'agit ni plus ni moins que d'un ennemi invétéré, son cousin Devadatta, le « Judas » du bouddhisme. Il doit beaucoup à celui-ci, dit-il, qui fut dans une vie antérieure l'agent d'une très dure épreuve grâce à laquelle il se purifia. Il était lui-même un roi qui avait fait vœu de se faire l'esclave de qui lui révélerait la vérité suprême, et Devadatta était un sévère ascète dont le consentement lui permit de réaliser ce vœu.

Le thème de la seconde partie bouscule encore davantage les idées de l'ancienne communauté bouddhique. Il est connu que celle-ci n'avait fait place aux femmes qu'avec réticence, à la suite de l'intervention, plus tard durement critiquée par certains, d'Ānanda auprès du Buddha. Une conception fondamentale avec laquelle il ne pouvait être question de transiger, voulait, par ailleurs, que le corps des bodhisattva et, à plus forte raison, celui des buddha, produit de leur ultime maturation, fût, à l'instar de celui du monarque universel, pourvu de marques caractéristiques dont l'une concernait proprement le sexe mâle. Il y avait donc nécessité pour les femmes de renaître en tant qu'hommes pour entrer dans la carrière de bodhisattva, qui ne pouvait, de toute manière, s'ouvrir qu'au terme d'une immense série d'existences méritoires. Or le Sūtra met ici de nouveau en scène le bodhisattva de sagesse, Mañjuśrī, qui déclare revenir du fond de l'océan où il a exposé la doctrine du Lotus dans le palais des *nāga* — équivalents indiens des dragons —, êtres oscillant entre une nature semi-divine et une nature animale et qui ne peuvent donc normalement, vu leur état, qu'être assez peu perméables aux difficiles vérités d'une telle prédication. Et voici que la fille du roi des *nāga*, âgée seulement de huit ans, entendant cette prédication, en comprend d'un seul coup la vérité et, dans l'instant même, apparaît devant le Buddha, auquel elle offre un joyau valant autant que l'ensemble des mondes, et, prenant simultanément les attributs d'un corps masculin, part rejoindre une terre de buddha où elle accède à l'état d'Eveil. Devant ce prodige, les questionneurs les plus sages et toute l'assemblée elle-même se tiennent cois et ne peuvent que se rendre à l'évidence.

[Ill. — *Konshi ginji Hokekyō, Gensh. N. no bij.* (Butsuga), pl. 37 : le roi servant l'ascète ; l'offrande de la fille du roi des *nāga* — *Honkōji*, III., Art..., pl. 17 *infra*, pp. 746-747 : le palais du roi, celui-ci servant l'ascète installé dans une grotte ; Mañjuśrī prêchant aux *nāga* au milieu de l'océan ; l'offrande du joyau au Buddha, figuré ici aux côtés de Prabhūtaratna dans le stūpa ; la fille du roi des *nāga* représentée en buddha dans sa terre. (A propos de cette dernière, on renverra à notre ouvrage, *Le panthéon bouddhique au Japon — Collections d'Émile Guimet*, Réunion des musées nationaux, 1991, p. 215).]

— Ch. 13, « Exhortation à la fermeté » (*Kanji hon* 勸持品) (2^e du rouleau V) :

Ce chapitre est un chapitre charnière, qui reprend, conclut ou développe un certain nombre de thèmes. Le premier, par lequel se justifie son titre, est celui, annoncé au chap. 2 et repris dans le 10, que la Loi difficile ici exposée, rejetée par certains dès son développement initial, fera dans l'avenir l'objet de persécutions devant lesquelles ses fidèles devront rester inébranlables. Le second est que, se faisant l'écho de la parole du Buddha lui-même selon laquelle celui-ci devrait, en un temps qui n'est plus si éloigné, songer à transmettre la charge de la prédication de cette Loi (ch. 11), deux bodhisattva, qui se font les interprètes de la résolution de leurs confrères, le prient de cesser de se faire du souci pour ce qui est du devenir d'une telle tâche lorsqu'il sera entré dans le nirvāṇa complet. Ils l'assumeront, sans regret d'y perdre, au besoin, leur vie. Ils sont bientôt suivis de nombreux religieux, puis de deux troupes de moniales, l'une ayant à sa tête Gautamī (= Mahāprajāpatī), la tante du Buddha, qui l'avait élevé après la mort de sa mère, Māyā, et qui avait été la première femme à être admise dans la Communauté, et l'autre, conduite par Yaśodharā, l'ancienne épouse, qui avait donné naissance à Rāhula. A l'expression de leur visage, le Buddha comprend que ces deux femmes éminentes sont tristes que leur nom n'ait pas encore été ouï dans les prédications, alors que, — ceci est sous-entendu — par un paradoxe qui n'est certainement pas dû au hasard, on vient d'assister à l'Éveil fulgurant d'une petite créature qui n'est guère plus qu'une bestiole ! Le Buddha se hâte de les satisfaire et, ce faisant, clôt le cycle des prophéties de bouddhité.

[III. — *Honkōji*, III., Art..., même pl. 17, et agrandissement, pl. 18 : « Sans regret de perdre sa vie », un adolescent choit du haut d'un rocher tandis qu'un démon l'attend en bas (réplique évidente du fameux thème de l'épreuve imposée par Indra au futur Śākyamuni, l'« Abandon du corps pour l'audition d'une stance », *sesshin monge* 施身聞喝, voir *Ann. de l'École pratique des Hautes Études IV^e section*, 1971-1972, p. 686) ; le prédicateur et son auditoire ; le prédicateur bâtonné.]

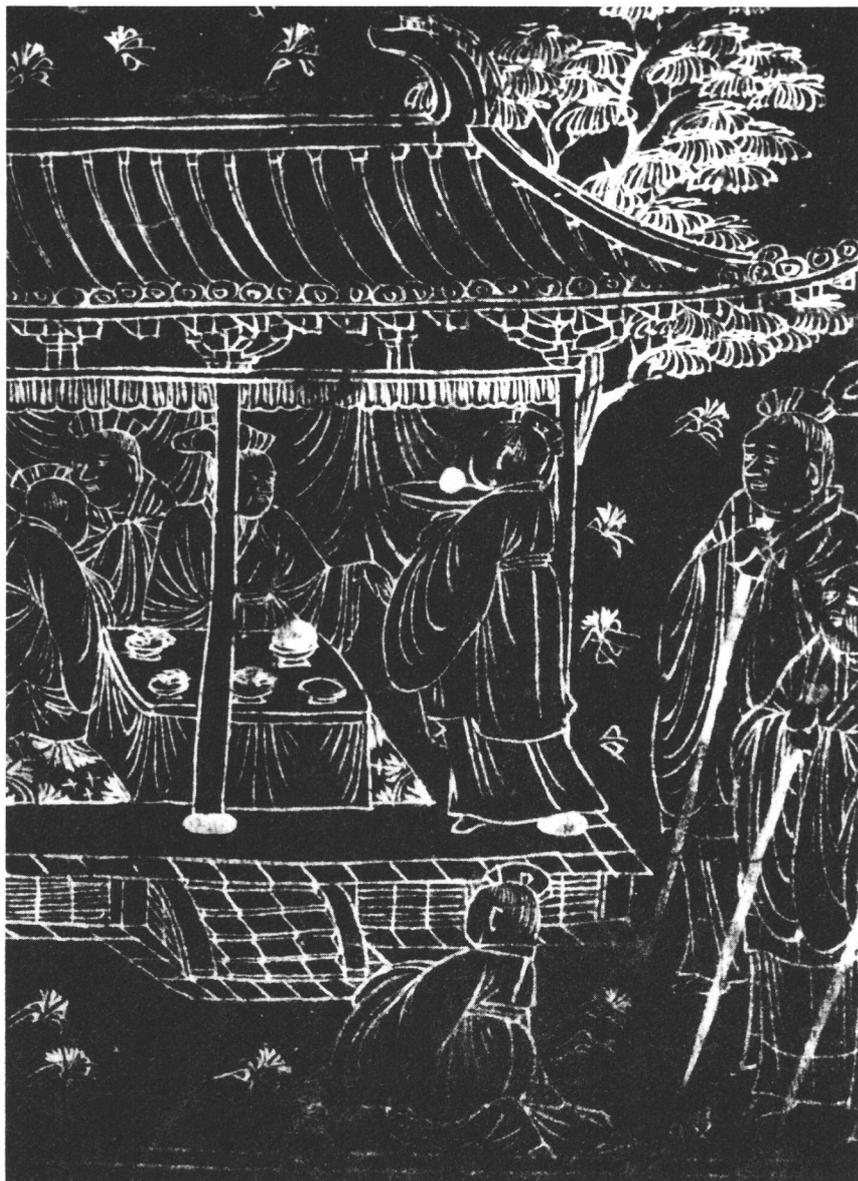
— Ch. 14, « La conduite dans l'aisance » (*Anrakugyō hon* 安樂行品) (3^e du rouleau V) :

Après la mise en place du ressort des résolutions pour la sombre période qui sera celle de la fin des temps (c'est ici qu'apparaît le terme de *mappō*, cf. *supra*, p. 721), sont données des règles positives à destination des prédicateurs. Cette partie est, en quelque sorte, une section de *vinaya*, de discipline dans le Sūtra. Le prédicateur devra, par sa conduite, réunir le maximum de conditions favorables, demeurer dans une aisance, une impavité et une sérénité joyeuses. Il devra observer 4 préceptes se rapportant à la conduite du corps, de la parole et de la pensée ainsi qu'à la résolution d'agir pour l'Éveil d'autrui. L'interlocuteur du Buddha est ici de nouveau le sage Mañjuśrī.

Pour faire davantage comprendre à quel point est inestimable la prédication qu'il s'est résolu à faire, le Buddha présente à ce dernier une nouvelle parabole, celle de la « perle du chignon » (*kechū myōshū* 髻中明珠) : un monarque universel, désireux de récompenser les soldats dont la vaillance a assuré ses conquêtes, leur distribue tous ses trésors, mais il en garde un, de tous le plus précieux, qui est la perle de sa coiffure. Il ne doit pas s'en dessaisir, pense-t-il, car elle ne peut être que sur la tête du roi lui-même. S'il l'offrait, tous les hommes seraient perturbés. Cependant, en fin de compte, ému du courage de ses fidèles, il se résout à la leur donner. Semblable est le Buddha, qui, voyant le monde attaqué par les armées de Māra, lui enseigne tous ses sūtra avec l'histoire merveilleuse de la ville du nirvāṇa, exception faite de ce Lotus, qu'il garde par devers lui. Toutefois, celui-là aussi, à la fin, il le donne.

[III. — *Konshi ginji Hokekyō*, *ibid.* : le monarque vient de faire le don de sa perle, qu'un serviteur porte respectueusement sur un plateau (ci-dessous, fig. n° I) — *Honkōji*, III., *Art...*, même pl. 17, *infra*, pp. 746-747 : même scène.]

Il y a lieu de rappeler que, pour le grand commentateur chinois Zhiyi (J. Chigi) 智顓 (538-597), que l'école Tendai considère comme la plus haute autorité en matière d'interprétation du Sūtra, s'achève avec ce 14^e chapitre une première partie de l'ouvrage, la seconde étant constituée des 14 chapitres qui suivent (15 à 28). Cette division a pour but de souligner que, à partir d'un certain point, d'un certain seuil, la prédication change de nature. Commencée dans le cadre familial du Pic des Vautours, au sein d'une assemblée, certes, déjà en partie de Grand Véhicule (puisqu'on y trouve des bodhisattva), mais de nature composite (y figurent aussi de nombreux membres de l'ancienne Communauté, dont certains se manifesteront comme opposants), elle est devenue depuis la scène de l'élévation dans les airs du chap. 11, ce que Paul Mus, dans sa belle étude « Le Buddha paré » (*Etudes indiennes et indo-chinoises*, II, *BEFEO*, XXVIII), a appelé « une assemblée *lokottara* », « une assemblée transcendante ». Si pour Zhiyi, la coupure se fait, non pas avec le chap. 11, mais après ce chap. 14, c'est évidemment, pour une part, en raison du goût chinois invétéré pour la symétrie, c'est aussi parce que le chap. suivant, 15, qui est celui du surgissement des bodhisattva de la terre à l'appel de Śākyamuni, marque l'entrée dans la révélation du chap. 16, « La Mesure de vie... », où sera exprimée la conception bouddhologique essentielle du Lotus. Comme il arrive souvent avec cette sorte de classification en 2 parties, l'une, préparatoire et l'autre, d'aboutissement, on découvre, lorsque l'exposé se trouve achevé, que la partie initiale doit être considérée, en réalité, à partir du terme où elle a conduit (voir ce qui a été dit — *Ann.* 1982-1983, p. 613 — à propos des Deux grands maṇḍala, de Matrice, *Tai*, élément de départ, et de Diamant, *Kon*, élément d'arrivée, qu'on énumère, pour finir, dans l'ordre *Kon Tai*). Ainsi, Zhiyi donne à la seconde moitié qu'il distingue ici — celle



I. Le don de la perle

(*Konshi ginji Hokekyō*, d'après *Gensh. N. no bij.*, loc. cit.).

qui contient la révélation fondamentale — le nom de « Porte » = « Partie » « de l'Originel », *Honmon* 本門, et à la première, celui de « Porte » = « Partie » « du Manifestationnel », *Jakumon* 跡門, c'est-à-dire, « du Dérivé », « du Secondaire ».

— Ch. 15, « Surgissement des fentes de la terre » (*Jūji yujutsu hon* 從地涌出品) (4^e du rouleau V) :

Depuis le chap. 13, on a vu à plusieurs reprises des bodhisattva enthousiastes se porter candidats à la charge de la prédication pour la période de la fin des temps. Le Buddha les a non seulement acceptés, mais encouragés (thème même du chap. 14). Pareillement, au début du présent chapitre, se lèvent de nouvelles troupes de bodhisattva originaires d'« autres terres », certains venus là lors du prodige de l'apparition du stūpa. Mais, contre toute



II. Le jeune père et ses fils vieux

(*Konshi ginji Hokekyō*, d'après *Gensh. N. no bij.*, loc. cit.).

attente, le Buddha les récuse. Il a, dit-il, ses propres bodhisattva dans cet univers Sahā (qui est celui où Lui-même et nous, nous trouvons). A peine a-t-il parlé que la terre, de tous côtés, se fend et que, de ses fissures sortent d'innombrables bodhisattva qui procèdent de l'espace situé en dessous, au nadir : direction qui est, on l'a vu (ch. 11), celle d'où a jailli le grand stūpa de Prabhūtaratna. Resplendissants, ils sont répartis en quatre masses ayant chacune leur chef (ce sont les *honge no shibosatsu* de Nichiren, *Ann.* 1981-1982, p. 589). Tandis qu'ils saluent le stūpa des Deux buddha et tous les présents, cinquante périodes cosmiques se passent, durant lesquelles Śākya-muni demeure immobile. Puis il explique à l'assemblée comment tous ces bodhisattva ont été instruits par lui-même. Alors Maitreya, reprenant une nouvelle fois son rôle de questionneur et se faisant le porte-parole de beaucoup d'autres assistants qui sont troublés, rappelle au Buddha qu'il n'y a qu'un plus de quarante ans qu'il a obtenu l'Eveil. Comment, en si peu de temps aurait-il pu instruire ce nombre immense de bodhisattva que nul, jusqu'à présent, n'avait d'ailleurs encore vus ? Et d'ajouter, pour mieux se faire comprendre au Maître, cette parabole, connue sous le nom d'histoire « du jeune père et de ses fils vieux » (*bushō rōshi* 父少老子) : Imaginons, dit-il, un homme de vingt-cinq ans, au visage agréable, aux cheveux noirs, qui montrerait des centenaires, tout chenus et ridés, et qui dirait « Ce sont là mes fils » et que ces centenaires le montrent et disent « C'est là notre père » : on aurait, certes, bien du mal à les croire !

[III. — *Konshi ginji Hokekyō*, *ibid.* : les bodhisattva sortant des fentes de la terre ; le jeune père et ses fils vieux (pour ce qui est du second thème, voir ci-dessus, fig. n° II) — *Honkōji*, III., *Art...*, même pl. 17, les deux mêmes sujets, *infra*, pp. 746-747.]

— Ch. 16, « La Mesure de vie du Tathāgata » (*Nyorai juryō hon* 如來壽量品) (1^{er} du rouleau VI) :

Le *Tathāgata* — « Ainsi venu », selon l'interprétation qui a cours dans la tradition extrême-orientale — est, rappelons-le, le Buddha. Aux questions insistantes de Maitreya, décidément bien peu subtil et qui n'a rien saisi du travail de préparation effectué au long des développements précédents, ce dernier va répondre, cette fois, d'une façon tout à fait explicite, en demandant à l'auditoire de « croire et comprendre ses paroles de vérité » : contrairement à ce que vous imaginez, dit-il, ce n'est pas il y a quarante ans que j'ai obtenu l'Eveil, mais dans un passé si profondément lointain qu'aucune comparaison ne peut vous en donner l'idée. Il va ajouter plus loin cette importante précision, qu'en dépit d'une telle immensurable ancienneté de son Eveil, la durée de son existence est encore loin d'être accomplie : il lui reste, pour en atteindre le terme — autrement dit, pour entrer dans le nirvāṇa véritable — deux fois autant de temps qu'il a déjà vécu (voir, à ce propos, ce qu'il a prédit à Śāriputra dans le chap. 3). Il y a donc lieu de relativiser la portée de ce qu'il a par ailleurs déclaré (ch. 5) au sujet du caractère désormais prochain

de ce passage au nirvāṇa. Il va définir l'état qui a été, est et restera ainsi le sien jusqu'à son extinction définitive, comme « toujours subsistant » ou « perpétuellement demeurant » (*kuon* 久遠, *kuju* 久住, *jōju* 常住). Sans être encore systématiquement formulée à cet égard, la bouddhologie du Sūtra du Lotus est en route vers la notion de *Dharmakāya*, buddha « en corps d'Essence », source inconditionnée de toutes manifestations temporelles, comme l'a montré avec tant de profondeur Paul Mus (*Le Buddha paré, loc. cit.*, p. 188 s. ; *Barabudur*, réimpr. N. York, 1978, II, p. 678 s.).

Dans ces conditions, demande Śākyamuni, pourquoi avoir fait croire au monde qu'il avait quitté sa famille depuis un temps si court et donné l'illusion qu'il était entré dans le nirvāṇa ? Ce n'était pas, bien sûr, pour mentir, mais parce que les êtres étaient insuffisamment mûrs pour la vérité. S'ils avaient pensé que le Buddha demeurerait toujours auprès d'eux, ils en auraient été par trop rassurés. Or, au contraire, saisis du regret de l'avoir perdu, voici qu'« ils ont soif de le voir » et la nostalgie qu'ils ont de lui les conduit à rechercher la Loi elle-même. Ici, de nouveau, le prédicateur recourt à une parabole, celle « du bon médecin » (*rōi* 良醫) : un médecin, parti en voyage, découvre que ses nombreux enfants ont pris, durant son absence un breuvage qui les empoisonne. Il leur prescrit un remède, mais seuls certains acceptent de le prendre, les autres en trouvant le goût déplaisant. Ne trouvant moyen de les convaincre, l'homme dit qu'il est vieux, et doit se retirer quelque part, et qu'il leur laisse, en s'en allant, ce remède. Puis, après un moment, il leur fait dire qu'il est mort. Alors émus, dans le regret qui les saisit de lui, ils se décident, les uns après les autres, à prendre le remède, et guérissent. Sur quoi, tout heureux, il revient et leur dit qu'il est toujours là.

L'ensemble de la révélation est repris dans des stances d'une beauté et d'une puissance impressionnantes, qui débentent par les mots « Depuis que j'ai obtenu l'Éveil... » Pour cette raison, elles sont désignées dans la liturgie de la secte Nichiren, qui leur donne une place centrale, sous le nom de « Stances "Depuis que j'ai" » (*Jiga-ge* 自我喝).

[III. — *Honkōji*, III., Art..., même pl. 17, *infra*, pp. 746-747 : la parabole du bon médecin.]

Ces révélations fondamentales une fois faites ainsi dans la clarté, on pourrait penser que le Sūtra est achevé, qu'il n'y a plus rien à y ajouter. Pourtant, 12 chapitres vont encore suivre jusqu'au point final. Mais ces derniers forment un ensemble plus court ; ils représentent seulement un peu plus du tiers de l'ouvrage, et sont loin de constituer, comme on va le voir, un tout aussi homogène que les précédents.

Les 3 premiers d'entre eux (17 à 19), qui se présentent essentiellement comme des développements des 10, 13 et 14, où il était traité de la conduite recommandée aux prédicateurs et zéloteurs du Sūtra, relatent les mérites

acquis par tous ceux qui en écouteront l'exposé, s'en réjouiront ou le feront eux-mêmes.

— Ch. 17, « La distinction des mérites » (*Funbetsu kudoku hon* 分別功德品) (2^e du rouleau VI) :

Il est exposé que les mérites acquis par celui qui aura entendu le chapitre de « la Mesure de vie » dépasseront tous ceux qu'auront pu faire accumuler les plus hautes vertus depuis des temps infinis. Il n'aura plus même besoin de faire des dons aux communautés, d'élever des stūpa, etc. Il aura la vision du Buddha prêchant sur le Pic des Vautours, entouré de toute son assemblée de Bodhisattva et d'« Auditeurs », et cette terre Sahā qui est la nôtre, où le Buddha habite, il la verra pareille à une « terre pure », avec un sol uni, de beryl, délimité en damier par des cordes d'or, avec des arbres précieux et des maisons surélevées. Et tous ceux qui, ayant ainsi entendu ce Sūtra, l'apprendront, l'écriront, l'honoreront en lui offrant des fleurs, des parfums, etc., ils auront droit qu'on leur élève des stūpa comme au Tathāgata lui-même.

[Ill. — La peinture, datable de la décennie 750-760, originellement vénérée au Pavillon du Lotus du Tōdaiji (*Hokkedō konpon mandara*) et conservée aujourd'hui au musée de Boston, figurant la prédication du Buddha au Pic des Vautours devant un décor de montagnes ornées d'arbres et de pavillons, pourrait, à notre sens, être une figuration de la vision que décrit ce chapitre. On suggérera que le petit bodhisattva représenté dans un cercle sur la gauche de l'assemblée pourrait être le pratiquant du Lotus à qui ses mérites la procurent (reprod. in *Gensh. N. no bij.*, *Butsuga*, pl. 25 ; étude détaillée, Akiyama T., *Bijutsu kenkyū* n° 323, mars 1983 — *Honkōji*, III., *Art...*, même pl. 17, *infra*, pp. 746-747 : offrande de parfums et de fleurs.]

— Ch. 18, « Mérites de l'allégresse » (*Zuiki kudoku hon* 隨喜功德品) (3^e du rouleau VI) :

Maitreya ayant demandé au Buddha de quel ordre seraient les mérites de celui qui aurait témoigné sa satisfaction, son allégresse (littéralement, « sa joie subséquente ») à entendre cette exposition de la Loi du Lotus, le Maître répond que si, pris d'une telle joie, on la communique à un autre, qui la communique à son tour et, ainsi jusqu'au cinquantième, ce cinquantième lui-même, n'aurait-il entendu qu'une seule stance, se trouverait d'un seul coup possesseur de plus de mérites que s'il avait fait depuis toujours les libéralités les plus généreuses. Durant des vies à l'infini, il jouira de la plus grande sagesse, d'une condition physique agréable et n'aura ni défauts ni maladies : on voit ici apparaître dans le Sūtra une application de la vieille conception bouddhique populaire d'une rétribution précise des actes.

[Ill. — *Honkōji*, III., *Art...*, même pl. 17, *infra*, pp. 746-747 : « L'allégresse communicative » : gens qui parlent, qui écoutent, qui viennent apporter des offrandes.]

— Ch. 19, « Mérites des prêcheurs de la Loi » (*Hosshi kudoku hon* 法師功德品) (4^e du rouleau VI) :

Le Buddha s'adresse à un bodhisattva nommé « Toujours zélé » et lui expose ce que seront les mérites particuliers de ceux qui exposeront le Sūtra : ils obtiendront toutes les sortes de perfections afférentes aux organes sensoriels — vue, ouïe, odorat, goût, corps (c'est-à-dire : toucher), intellect — et cela leur donnera une connaissance, une liberté, une habileté souveraines dans leur prédication.

[Ill. — *Honkōji*, III., *Art...*, même pl. 17, *infra*, pp. 746-747 : un prédicateur au milieu d'un groupe, dans lequel siègent un dieu et un *asura*.

Pour cette 3^e peinture de la série du Honkōji, bon agrandissement en noir dans *Gensh. N. no bij.* (*Butsuga*), pl. 36.]

— Ch. 20, « Le bodhisattva « Qui n'est jamais méprisant » (*Jōfukyō-bosatsu hon* 常不輕菩薩品) (1^{er} du rouleau VII) :

Le nom sanskrit du personnage *Sadāparibhūta*, signifie, si l'on tient à une analyse linguistique normale, « Celui qui est toujours méprisé », et c'est ainsi que l'ont compris les auteurs de l'ancienne traduction, *Shōhokekyō*, mais Kumārajīva a préféré donner au terme un sens actif, plus conforme à la logique du récit (voir Hurvitz, *loc. cit.*, p. 397, n. 2). Ce bodhisattva avait l'habitude, lorsqu'il rencontrait des religieux remplis d'orgueil, de leur dire : « Je ne vous méprise pas, car vous pratiquez la voie des bodhisattva, vous obtiendrez la bouddhité » (il faut comprendre, bien sûr : « même vous... »). Cela les rendait, il va de soi, furieux, et ils lui jetaient des mottes de terre et le bâtonnaient, et ils le surnommèrent « Celui qui n'est jamais méprisant ». Mais, par la suite, il connut le Sūtra du Lotus et le prêcha, acquérant les six sortes de perfections (énumérées au chapitre précédent, dont celui-ci apparaît donc comme une illustration) et ils se réunirent sous sa direction. Ce bodhisattva, explique Śākyamuni, n'était autre que lui-même en des temps antérieurs.

[Ill. — *Konshi kingin majirigaki Hokekyō*, frontispice du ch. 20, partie inférieure (pour la partie supérieure, voir rubrique suivante), *Art...*, pl. 63 : le bodhisattva poursuivi, puis prêchant — *Honkōji*, IV., *Art...*, pl. 19, *infra*, pp. 748-749 : il s'incline, tandis qu'on s'apprête à le frapper.]

— Ch. 21, « La puissance merveilleuse du Tathāgata » (*Nyorai jinriki hon* 如來神力品) (2^e du rouleau VII) :

Ce chapitre est une amplification du ch. 11, qui relatait le prodige de l'apparition du stūpa de Prabhūtaratna. La liturgie nichirénite lui accorde une importance particulière à côté de ceux des « Expédients » et de la « Mesure de vie ». Le Buddha a acquis, par l'effet de sa pratique parfaite, une force merveilleuse dont il a promis le secours aux prédicateurs des temps difficiles

de l'avenir (ch. 10). Il va l'utiliser ici de façon spectaculaire pour en donner un témoignage aux bodhisattva sortis de la terre à son appel (ch. 15), qui lui renouvellent leur engagement de prédication. Il va mettre à profit pour cela l'une des caractéristiques supranaturelles de sa personne physique : la nature extensible de l'organe de la parole qu'est la langue. Assis à côté de Prabhūtaratna, il sort et tire celle-ci si immensément qu'elle s'élève en haut jusqu'au monde de Brahmā, cependant que, de tous les pores de sa peau, il projette une infinité de rayons qui atteignent l'ensemble des univers et les buddha qui s'y trouvent et qui répliquent par le même miracle. Le singulier prodige s'étend sur dix millions d'années. Après quoi, les buddha ramènent leur langue en arrière, font entendre un râclage de gosier et, simultanément, opèrent un claquement de doigts. Par l'effet de ce grand bruit, l'espace est entièrement ébranlé et tous les êtres qui y sont répandus aperçoivent notre monde Sahā avec les buddha qui y sont, et Śākyamuni assis dans le stūpa auprès de Prabhūtaratna. Une voix qui vient de l'espace les invite à rendre hommage à ceux-ci pour célébrer la prédication du Sūtra du Lotus : ce qu'ils font, et ils couvrent le monde Sahā de fleurs, de bannières, d'ornements, qui se rassemblent en un immense dais précieux au-dessus des Deux buddha. Śākyamuni reprend la parole pour les inviter à ériger dans l'avenir des stūpa en tous lieux où sera reprise cette prédication, que ce soit dans un jardin, une forêt, au pied d'un arbre, près d'un couvent, d'une maison de laïcs, dans un palais, parmi les monts, les vallées ou les landes.

[Ill. — *Hokekyō emaki* (Z. N. *emakim. taisei, loc. cit.*) : le stūpa dans les airs au-dessus du Pic des Vautours, l'émission des rayons ; élévation de stūpa où sera déposé le Sūtra du Lotus, dans des jardins, au pied des arbres, dans les forêts, près des couvents et des maisons de laïcs, dans les montagnes, les vallées, les landes — *Honpōji*, XVII, reprod. dans l'édition remaniée de *Gensh. N. no bij. (Butsuga)*, série *Bukku obu bukkusu*, pl. 21 — *Honkōji*, IV, Art..., même pl. 19, *infra*, pp. 748-749 : (identification non certaine) les Deux Buddha assis face à l'assemblée ; sur la gauche du groupe, le mont Sumeru, figure de l'univers ; en dessous, bodhisattva offrant des fleurs.]

— Ch. 22, « La remise de la charge » (*Zokurui hon 囑累品*) (3^e du rouleau VII) :

Ce chapitre qui, dans le texte sanskrit et les autres versions chinoises, est celui qui clôt l'ouvrage, a été placé ici par Kumarajīva pour la raison, sans doute, qu'il contient l'enseignement final dispensé par le Buddha à l'assemblée au sein de l'espace. Les derniers prêches seront de nouveau donnés sur terre, au Pic des Vautours.

Le Buddha s'est enfin décidé, en réponse aux sollicitations réitérées des bodhisattva (ch. 13, 15 et autres) de « ne plus s'inquiéter », de l'avenir de cette prédication, de leur en confier la charge, ce qu'il fait en mettant sur leur tête (*machō 摩頂*) sa main droite. Après quoi, il renvoie chez eux les

innombrables buddha procédant de « corps fractionnés » venus d'autres terres lors du prodige de l'apparition du stūpa, et leur souhaite la paix. Il ajoute que le stūpa de Prabhūtaratna devra s'en retourner et devenir « tel qu'avant ».

[Ill. — *Konshi kingin majirigaki Hokekyō* (voir *supra*, ill. du ch. 20, partie supérieure de la scène : le Buddha, debout au milieu des bodhisattva, pose sa main droite sur la tête de l'un d'entre eux — *Hokekyō emaki*, *loc. cit.*, fragment conservé au Musée national de Kyōto — *Honkōji*, IV., *Art...*, même pl. 19, *infra*, pp. 748-749 : l'imposition de la main et la remise de la charge.]

Va suivre maintenant toute une suite de chapitres, dans l'ensemble beaucoup plus indépendants, comme on l'a dit, à l'égard du noyau central, et constituant manifestement des adjonctions à ce dernier. Plusieurs exaltent au sein d'une perspective intégrée de façon plus ou moins étroite à celle du Lotus, la conduite passée et les pouvoirs présents des grands bodhisattva.

— Ch. 23, « Les anciens faits du bodhisattva « Roi des remèdes » (*Yakuō-bosatsu honji hon 藥王菩薩本物品*) (4^e du rouleau VII) :

On rappellera que ce personnage du « Roi des remèdes » (skt Bhaiṣajya-rāja) a été le premier des bodhisattva ayant servi, dans le Sūtra, d'interlocuteur au Buddha (ch. 10) et aussi que les « plantes médicinales » étaient le thème de la parabole qui a donné son nom au chapitre 5. Agent de guérison, ces plantes sont, pour le bouddhisme, symboles de la guérison suprême qu'est l'Eveil, et le Buddha lui-même est « roi des médecins ». On sait que, plus tard, se dégagera de sa figure un buddha autonome bien connu sous le nom de « Maître aux remèdes » (Bhaiṣajyaguru / Yakushi-nyorai).

Dans une existence antérieure, le bodhisattva dont il s'agit résolut, pour honorer un buddha, de procéder à l'offrande totale de sa personne. Il se livra à une longue ascèse, où il ne se nourrit plus que d'encens, de plantes odoriférantes, etc., puis, en présence de ce buddha, s'enduisit d'huile et enflamma son corps, dont l'éclat illumina tous les univers durant plus d'un millier d'années. Quand il fut né à nouveau, il se rendit auprès du même buddha, qui lui confia sa Loi et le soin de ses reliques. Pour les honorer, il alluma son bras et, durant 72 000 ans qu'il brûla, instruisit les êtres et leur enseigna notamment un recueillement dans lequel il était passé maître et qui lui permettait de contempler son propre corps comme une chose extérieure. Sur leur prière, il fit ensuite le vœu que se reconstituât ce bras. Si immense qu'ait été le mérite ainsi acquis, dit le buddha Śākyamuni, il restera encore très inférieur à celui de qui ne posséderait fût-ce qu'une seule stance du Sūtra. La foi en ce dernier remplace désormais toutes les anciennes pratiques sacrificielles. Le Buddha recommande vivement de prêter attention à ce chapitre. Si une femme, en particulier, vient à le posséder dans les sombres années de la fin des temps (on se rappelle les obstacles auxquels s'était heurtée l'idée de l'Eveil des femmes, dont le Sūtra s'est fait le grand

promoteur aux ch. 12 et 13), celle-ci sera assurée de renaître en la Terre appelée « La Bienheureuse » (Sukhāvātī / Anraku-sekai 安樂世界), où siège le buddha Amitābha : voici donc un « îlot d'amidisme » à l'intérieur du Sūtra, qui fait contraste avec l'exclusivisme affiché précédemment par celui-ci à l'égard des bodhisattva des autres mondes (ch. 15) — exclusivisme dont on sait l'importance qu'il prendra chez Nichiren (*Ann.* 1991-1992, p. 711).

Il y a lieu de reconnaître dans ce chapitre le fondement doctrinal de la terrible pratique dont les religieux du Viêt-nam ont redonné de nos jours l'exemple — sur les sources de laquelle on se reportera à : J. Gernet, « Les suicides par le feu chez les bouddhistes chinois du V^e au X^e siècle », *Mélanges de l'Institut des Hautes Etudes chinoises de Paris*, II, 1960, et J. Filliozat, « La mort volontaire par le feu », *Journal Asiatique*, 1963, 1.

[III. — *Honkōji*, IV., *Art...*, même pl. 19, *infra*, pp. 748-749 : l'incendie du corps et celui du bras ; renaissance du bodhisattva dans la maison d'un roi ; louange de ce Sūtra pareil au mont Sumeru, et qui est tel une mère, un vêtement, un bateau, exauce tout vœu ; femme écoutant la prédication du Sūtra, puis renaissant dans la terre d'Amitābha.]

— Ch. 24, « Le bodhisattva aux Accents merveilleux », (*Myōon-bosatsu hon* 妙音菩薩品) (5^e du rouleau VII) :

Le nom sanskrit du personnage est *Gadgadasvara*, « aux Accents balbutiants », et rien dans le chapitre ne permet de comprendre pourquoi. Dès la première version chinoise, le terme a été rendu par « merveilleux », peut-être par référence au fait que ce bodhisattva est d'une extrême beauté qui tire son origine de ce qu'il avait offert d'innombrables musiques et vases précieux à un buddha à la prédication irrésistible si l'on en juge d'après son nom de « Roi à la voix puissante comme le tonnerre ». Originaire d'une terre lointaine, qu'atteint un grand rayonnement émané de Śākyamuni, il décide de se rendre dans le monde Sahā de celui-ci, c'est-à-dire le nôtre. C'est en vain que son propre buddha le met en garde contre la déception qu'il risque d'y avoir. Grâce à la puissance du même recueillement qu'on a vu utiliser par le bodhisattva « Roi des remèdes » du chapitre précédent, il s'y transporte au milieu d'un fabuleux appareil, lui-même juché sur une extraordinaire terrasse à étages suspendue dans les airs. Il vient saluer Śākyamuni qui est ici — et, déjà, dans le chapitre précédent — toujours en compagnie de Prabhūtaratna, en dépit de ce qui a été dit de son retour annoncé à la fin du ch. 22. Le visiteur questionne notre Buddha sur l'agrément de son état, la difficulté de sa tâche, le degré d'intelligence des êtres auxquels il a affaire et le Buddha s'arrange fort habilement pour ne pas lui faire de confidences sur ces points délicats.

Questionné à propos des mérites passés et du mode d'action de ce bodhisattva, Śākyamuni explique qu'il enseigne la Loi du Sūtra du Lotus en prenant autant de formes qu'il lui faut pour se faire comprendre de chaque interlocu-

teur, humain, divin, démoniaque ou animal : 34 au sein de notre propre monde Sahā, et d'autres encore, ailleurs. C'est grâce au recueillement, plus haut mentionné, qu'il opère de telles transformations à volonté.

On constate que ce chapitre est, sur ce point, une préfiguration du fameux chapitre 25, qui va suivre.

[Ill. — *Honkōji*, IV., *Art...*, même pl. 19, *infra*, pp. 748-749 : le rayonnement de Śākyamuni et la visite du bodhisattva.]

— Ch. 25, « Le bodhisattva Avalokiteśvara, “Celui dont la Porte est universelle” » (*Kanzeon-bosatsu fumon hon 觀世音菩薩普門品*) (1^{er} du rouleau VIII) :

Ce plus célèbre des chapitres du Sūtra est en fait, dans toute l'œuvre, celui qui a le moins de rapport avec elle, qui l'a, à proprement parler, « satellisé ». Il a d'ailleurs continué à exister en tant que sūtra indépendant, désigné sous le nom de « Sūtra d'Avalokiteśvara » (*Kannonyō 觀音經*). À la différence de ce qui était dit dans le chapitre précédent au sujet du bodhisattva Gadgadasvara / Myōon qui constituait, à bien des égards, sa réplique, il n'est nulle part ici précisé qu'Avalokiteśvara prêche la Loi du Lotus et ses seuls liens avec elle sont, sauf erreur de notre part, outre la mention de sa présence dans l'auditoire par la Préface, un salut et une offrande qu'il vient faire aux Deux buddha Śākyamuni et Prabhūtaratna.

Interrogé sur le sens du nom de ce bodhisattva qui « contemple » avec compassion le monde, dont les voix, les rumeurs douloureuses s'élèvent vers lui (pour la question, très embrouillée, de l'étymologie, on renverra à l'ouvrage toujours si profitable à consulter de M.-Th. de Mallmann, *Introduction à l'étude d'Aval.*, *Annales du mus. Guimet*, 1948), le Buddha énumère la suite des périls, des souffrances auxquels l'illustre sauveur arrache ceux qui recourent à sa puissance. Il rapporte aussi la façon dont s'y prend Avalokiteśvara pour exposer la Loi (sans autre spécification) : en prenant, lui aussi, la forme qui convient à chacun selon sa nature et sa condition. Le texte énumère — c'est bien connu — une liste de 33 transformations, mieux ordonnée et plus synthétique en dépit de sa réduction d'une unité, que celle de 34 donnée dans le chapitre précédent.

Si le caractère « lotusien » très peu prononcé du chapitre a conduit Nichiren à ne lui attribuer qu'une place très discrète dans la hiérarchie d'ensemble du Sūtra — et aucune, en conséquence dans son « Grand maṇḍala » ni sa liturgie —, le *Kannonyō*, en revanche, et, tout particulièrement, ses superbes stances de reprise, constituent l'un des éléments de base des récitations du Tendai, et aussi, du Shingon et du Zen.

[Ill. — *Honkōji*, IV., *Art...*, même pl. 19, *infra*, pp. 748-749 : le bodhisattva questionneur du chapitre, Akṣayamati / Mujinni (Esprit inépuisable) assis devant le Buddha ; « Toute fournaise se changera en étang » : homme enve-

loppé de flammes, les supplices et le feu de l'enfer ; « Le glaive tombera en pièces » : homme poursuivi par des exécuteurs ; « Celui qui part sur l'océan » : gens embarqués sur un navire ; les 33 corps du bodhisattva Avalokiteśvara ; « Si l'on venait à être précipité des montagnes de Diamant » : homme qui fait une immense chute et que l'on retrouve tranquillement assis en bas ; « Lézards, serpents, vipères et scorpions » : personnage poursuivi par un reptile et un gros insecte (ici, volant) ; « (De ce collier), il fit deux parts... » : Avalokiteśvara, qui a reçu une offrande du bodhisattva Akṣaya-mati, la partage entre Śākyamuni et Prabhūtaratna.]

— Ch. 26, « Les Formules protectrices » (*Darani hon* 陀羅尼品) (2^e du rouleau VIII) :

Dans le texte sanskrit où il a le numéro 21, ce chapitre vient assez naturellement s'inscrire dans une série où ont été et vont être exaltés les mérites des pratiquants — en particulier, des prédicateurs — du Sūtra, et où il est insisté sur les secours merveilleux qui leur seront apportés quand leur ardeur, à la fin des temps, leur vaudra des persécutions. Reporté ici (comme c'était déjà le cas dans l'ancienne traduction, *Shōhokekyō*), il y semble moins à sa place. L'interlocuteur premier du Buddha y est d'ailleurs ce même bodhisattva « Roi des remèdes » dont le chapitre de célébration (ici, 23 ; skt 22) venait, à l'origine, immédiatement après.

Les *darani* (on aura reconnu la transcription du skt *dhāraṇī*) sont des formules porteuses d'une connaissance et d'un savoir-faire mystérieux, apprécié — ou redouté — pour son irrésistible efficacité. Laissées dans une position marginale par l'ancien bouddhisme, ces formules ont pris par la suite, notamment dans le Grand Véhicule, une place toujours plus importante, en même temps que de nombreux éléments du vieil héritage védique et brahmanique. Elles n'y apparaissent plus seulement comme l'arme offensive et défensive qu'utilise ou confère à l'occasion quelque déité tutélaire, mais comme l'expression personnelle, intime, d'une pratique éclairée par la lumière de l'Éveil : les bodhisattva eux-mêmes viennent à en être dits possesseurs comme de l'un des plus hauts effets de leur pratique, ainsi qu'on le voit dans un passage (plus haut non signalé) du chapitre 13 de notre Sūtra et, en tête du présent chapitre, dans les déclarations de deux d'entre eux, parmi lesquels le « Roi des remèdes », qui promettent de faire don de leur Formule à tout fidèle gardant en mémoire, récitant, etc., ne serait-ce qu'une seule stance du précieux texte.

S'avancent ensuite les deux grands dieux gardiens des régions du Nord et de l'Est (skt, du Sud), puis la redoutable kyrielle des ogresses que constituent les Dix *rākṣaṣī* et la « Mère de démons » Hārītī, suivies de tous leurs enfants, (*Ann.* 1979-1980, p. 649-654 ; *Panthéon bouddhique au Japon*, p. 218-225), lesquelles présentent leur propre formule et menacent l'imprudent qui en ferait fi.

[III. — *Honkōji*, IV., *Art...*, même pl. 19, *infra*, pp. 748-749 : le groupe des *rākṣasī* ; « Ceux qui trompent sur les mesures et poids... » : scène de négoce surveillée par un démon athlétique.]

— Ch. 27, « Les anciens faits du roi Splendide » (*Myōshōgonnō honji* 妙莊嚴王本事品) (3^e du rouleau VIII) :

Avec ce chapitre, le texte en revient aux récits qui narrent les exploits antérieurs des grands bodhisattva (leurs *avadāna*, peut-on dire, en empruntant un vieux terme de la tradition littéraire bouddhique).

Le Buddha y rapporte qu'en un temps très lointain, en une terre aussi très lointaine, il était un buddha dont l'appellation, fort longue, elle aussi évocatrice de la puissance de sa parole, peut s'abrégier en : « Celui dont la voix est comme le tonnerre des nuées ». En cette terre vivait un roi nommé « Splendide » (*Śubhavyūha* / *Myōshōgon*) qui avait deux fils respectivement appelés « Réceptacle pur » et « Œil pur ». Attachés à la Loi du Lotus, ils s'étaient rendus maîtres de nombreux recueils qui leur donnaient des pouvoirs merveilleux. Ils souhaitaient se rendre auprès du buddha « Dont la voix, etc. », mais leur mère leur conseilla, pour obtenir l'accord du roi, apparemment peu favorable, de charmer celui-ci en faisant montre de leurs capacités magiques. La démonstration réussit si parfaitement que le roi se convertit lui-même. Toute la famille, alors, de se rendre auprès du buddha en question, qui lui donna son enseignement. Dans leur joie, le roi et la reine jettent leurs colliers en l'air au-dessus du même buddha : et voici qu'ils se changent en une terrasse précieuse où se tient un buddha éclatant de lumière, préfiguration, explique le Sūtra, du futur Eveil du roi. A la suite d'un nombre immense d'années de pratique, le roi obtient à son tour la possession de pouvoirs merveilleux, s'élève en l'air, etc. Il exalte alors le rôle, si important dans les récits de conversions, qui est celui des « amis de bien », des « inducteurs au bien » qu'ont été, pour lui, ses fils.

Śākyamuni va préciser que ces deux jeunes princes sont l'actuel bodhisattva *Bhaiṣajyarāja* / *Yakuō*, « Roi des remèdes », déjà maintes fois mentionné, et *Bhaiṣajyasamudgata* / *Yakuō* 藥上, « Levé (?) par les remèdes », qui n'est guère qu'un double du précédent, mais qui restera toujours très étroitement associé à lui dans la religion du Lotus (important exemple dans la tradition du *Hōryūji*, *Arts Asiatiques*, XLVII, 1992, p. 94 et n. 33).

[III. — *Honkōji*, IV., *Art...*, même pl. 19, *infra*, pp. 748-749 : les deux jeunes princes exécutent des tours de magie devant leur père, du feu jaillit de leurs mains ; le roi, la reine et leurs deux fils aux pieds du buddha « Dont la voix est comme le tonnerre des nuées ».]

— Ch. 28, « Encouragements du bodhisattva Samantabhadra » (*Fugenbosatsu kanhotsu hon* 普賢菩薩勸發品) (4^e du rouleau VIII) :

Avant-dernier dans le texte sanskrit et la vieille traduction, *Shōhokekyō*, ce chapitre est devenu celui de la clôture du Sūtra chez Kumārajīva, qui a transféré plus haut (n° 22), ainsi qu'on l'a vu, l'ancien chapitre terminal, dit de la « Remise de la charge ».

Il s'ouvre d'emblée par l'entrée en scène d'un grand bodhisattva venu de l'Orient, dont le nom, Samantabhadra / Fugen, « Le Tout-bon », « L'Universellement dévoué au bien » (on se reportera à notre *Panthéon bouddhique...*, p. 124-125), n'a pas encore été prononcé dans le Sūtra, mais qui va s'y affirmer comme assumant un rôle, capital ici et pour l'avenir, de stimulateur et patron des pratiquants du Lotus. Cette entrée en scène est fracassante ; le bodhisattva arrive au milieu d'un tremblement de toutes les terres de l'espace et suivi d'un immense cortège au Pic des Vautours (où l'on sait qu'est désormais redescendue la prédication). Il est venu, dit-il, pour entendre du Buddha quelles sont les qualités nécessaires à un homme ou une femme (cette précision est très importante, car Samantabhadra va assumer la fonction d'un garant par excellence de l'espoir d'Eveil des femmes) voulant s'instruire en la Loi du Sūtra. Ces qualités lui sont indiquées, au nombre de 4. Le bodhisattva promet que, dans la période de la fin des temps, il apparaîtra pour soutenir tous ceux qui « garderont » ce Sūtra. Il les aidera dans leur pratique, viendra réciter avec eux et se portera à leur rencontre, monté sur un éléphant blanc à six défenses, accompagné d'une suite innombrable. Au moment de la mort, les buddha viendront leur caresser la tête. De bien mauvaises destinées, à l'inverse, attendront les persécuteurs ! Sont donc renouvelées les exhortations à cultiver cette Loi et honorer ceux qui œuvreront à la répandre. Après une ultime expression de joie et d'acquiescement, l'assemblée salue le Buddha et se retire.

[Ill. — *Honkōji*, IV., *Art...*, même pl. 19, *infra*, pp. 748-749 : l'arrivée de Samantabhadra et de son cortège ; dialogue du bodhisattva avec le Buddha ; « Qui copiera ce Sūtra, (au minimum) renaîtra parmi les dieux » : scène de copie et concert paradisiaque ; l'apparition sur l'éléphant blanc ; l'assemblée prend congé du Buddha.

Il ne faut pas, bien sûr, omettre de mentionner toutes les grandes peintures (et les sculptures) à usage cultuel de Samantabhadra sur l'éléphant, produites à partir de l'époque de Heian puis, beaucoup, par la suite, à l'époque de Kamakura, et qui furent particulièrement en honneur auprès des femmes, notamment sous la forme développée qui montre le bodhisattva entouré des Dix démons *rākṣasī* (cf. ch. 26) figurées en dames de cour. On trouvera l'essentiel sur ces œuvres dans un volume récemment paru (n° 310, 1992) de la série *Nihon no bijutsu* de Shibundō, *Fugen-bosatsu zō* (images du bodhis. Samant.) par Yamamoto Tsutomu.]

Nous donnerons ci-dessous, comme plus haut annoncé, des schémas — A, B, C, D — montrant la distribution dans les quatre peintures verticales du Honkōji, des scènes illustrant les 28 chapitres que nous venons d'analyser,

regroupés selon le principe de leur classement en Huit rouleaux par Kumara-jīva. (Les grands chiffres indiquent celles de ces scènes auxquelles a été donné davantage d'ampleur dans la figuration).

On relèvera que cette même distribution telle qu'elle est indiquée dans le volume *Art...* sous les reproductions des peintures (pl. 15-17 et 19) — à savoir : *A*, ch. 1-7 ; *B*, ch. 8-14 ; *C*, ch. 15-21 ; *D.*, ch. 22-28 — est tout à fait fautive.

[Un exemplaire de l'original japonais de cet ouvrage en anglais, paru 6 ans plus tôt (1981) sous le titre de *Hokekyō no bijutsu*, et qu'il ne nous avait pas encore été possible de nous procurer, nous est parvenu grâce à l'amabilité de l'Éditeur, Kōsei-shuppansha, au moment de la correction des épreuves de ce résumé. Il comporte sous les planches (n^{os} 23-26) les mêmes indications erronées, mais contient, en revanche, une analyse (auteur : Kawara Yoshio) des quatre peintures, dont nous constatons qu'elle est proche de celle que nous avons faite, à un certain nombre de points près, notamment en ce qui concerne les ch. 1, 19 et 23.]

A

Rouleau I

Ch. 1 – « Introduction »

— L'assemblée de prédication au Pic des Vautours (1 *a*) ; le rayon émis par le Buddha « fait voir entièrement les êtres des Six destinées : les dieux dans l'espace, au-dessus de l'assemblée (1 *b*), les être des enfers avec le miroir où leur sont montrés leurs actes (1 *c*), les fantômes affamés (1 *d*), les animaux, poursuivis par des chasseurs (1 *e*), les *asura* au combat (1 *f*), la vie quotidienne des hommes (1 *g*) ; en profondeur, vers le milieu à droite, un autre épisode de cette dernière : un naufrage (1 *h*), et, au centre de la composition, l'« infra-enfer » Avici (1 *i*).

Ch. 2 – « Les expédients »

— La vie des sages dans les forêts (2 *a*) ; « Si un homme dont le cœur est perturbé, se rend à un stūpa (2 *b*) ou un sanctuaire (2 *c*) et rend hommage au Buddha » ; « Les enfants qui, par jeu, construisent des stūpa avec du sable » (2 *d*) ; scène non identifiée (2 *e*).

Rouleau II

Ch. 3 – « La parabole »

— La grande maison remplie de périls (démons, etc.) et le feu qui prend dans sa toiture (3 *a*) ; l'enfant qui se précipite au-dehors, les trois petits chars et le grand char au bœuf blanc (3 *b*).

Ch. 4 – « Croire et comprendre »

— Le riche notable et l'enfant pauvre : le pauvre trouvé gisant devant la maison de son père (4 *a*), puis chargé de balayer la cour (4 *b*) et, enfin, reçu, fêté à l'étage (4 *c*).

B

Rouleau III

Ch. 5 – « Les plantes médicinales »

— Les divinités de l'orage et du vent, qui font tomber la pluie (5 a) ; les « Trois sortes de plantes et les deux sortes d'arbres » (5 b) ; hommes de toutes conditions (5 c) ; le monarque suprême dans son palais (5 d).

Ch. 6 – « Les prédictions »

— L'un des disciples ayant reçu une prophétie représenté en buddha dans sa terre paradisiaque (6).

Ch. 7 – « La ville magique »

— L'entrée en religion des fils du buddha « Victorieux... » (7 a) ; la ville magique, ses terrasses et ses marchands (7 b).

Rouleau IV

Ch. 8 – « Prédiction reçue par cinq cents religieux »

— La perle attachée à la doublure : l'homme mangeant, puis dormant dans la maison de l'ami (8 a) ; la rencontre ultérieure (8 b).

Ch. 9 – « Prédiction à ceux qui étudient... »

— Illustration de la vie de Rāhula (sans rapport direct avec le sujet) (9 a).

Ch. 10 – « Le prêcheur de la Loi »

— La parabole du forage du plateau (10 a) ; la manifestation du Buddha au prédicateur (10 b).

Ch. 11 – « L'apparition d'un stūpa »

— Les Deux buddha dans le stūpa précieux (11 a) ; la parabole du porteur d'herbes sèches (11 b).

C

Rouleau V

Ch. 12 – « Devadatta »

— Le roi abandonne son palais et se fait l'esclave de l'ascète (12 *a*) ; il se tient devant la grotte où pratique l'ascète, un dieu protecteur est présent, légèrement en retrait (12 *b*) ; on le voit aussi agenouillé devant la table de prédication de l'ascète (12 *c*) et, également, étendu sur le sol, servant de siège à ce dernier (12 *d*). Autre partie du chapitre : le bodhisattva Mañjuśrī prêchant les *nāga* au milieu de l'océan (12 *e*) ; la fille du roi des *nāga* faisant offrande au Buddha (12 *f*) ; la même apparaît en bodhisattva (12 *g*) ; son accession à l'Eveil (12 *h*).

Ch. 13 – « Exhortation à la fermeté »

— Un jeune pratiquant n'hésite pas à faire le sacrifice de sa personne en se jetant d'un rocher en bas duquel un démon l'attend (13 *a*) ; un prédicateur et son auditoire (13 *b*) ; le prédicateur bâtonné (13 *c*).

Ch. 14 – « La conduite dans l'aisance »

— Le don par le monarque de sa perle longtemps gardée (14).

Ch. 15 – « Surgissement des fentes de la terre »

— Les bodhisattva sortant de la terre (15 *a*) ; le jeune père cheminant derrière son fils vieux (15 *b*).

Rouleau VI

Ch. 16 – « La Mesure de vie du Tathāgata »

— Parabole du bon médecin : ses enfants couchés malades (16 *a*) ; son départ en voyage (16 *b*).

Ch. 17 – « La distinction des mérites »

— Offrandes de parfums et de fleurs (17).

Ch. 18 – « Mérites de l'allégresse »

— Gens qui parlent, écoutent et font des offrandes (18).

Ch. 19 – « Mérites des prêcheurs de la Loi »

— Un prédicateur au milieu d'un groupe (19).

c

16 _a	12 _c	12 _b
16 _b	12 _d	12 _a
18	12 _f	
17	12 _g	12 _e
14		12 _h
	19	
15 _b		13 _a
15 _a		13 _b
		13 _c

D

Rouleau VII

Ch. 20 – « Le bodhisattva « Qui n'est jamais méprisant »

— Le bodhisattva salue un homme tandis que deux autres s'apprêtent à le frapper (20).

Ch. 21 – « La puissance merveilleuse du Tathāgata »

— Les Deux buddha face à l'assemblée (21 a) ; offrande de fleurs (21 b).

Ch. 22 – « La Remise de la charge »

— L'imposition de la main sur la tête (22).

Ch. 23 – « Les anciens faits du bodhisattva “Roi des remèdes” »

— L'incendie du corps et celui du bras (23 a) ; renaissance du bodhisattva dans une maison royale après son premier sacrifice (23 b) ; ce Sūtra est comme le roi des monts, le Sumeru (23 c), comme une mère, un vêtement, un bateau (23 d) ; femme écoutant la prédication du Lotus (23 e) ; femme renaissant dans la Terre d'Amitābha (23 f).

Ch. 24 – « Le bodhisattva aux Accents merveilleux »

— Le rayonnement de Śākyamuni et la visite du bodhisattva (24).

Rouleau VIII

Ch. 25 – « Le bodhisattva Avalokiteśvara... »

— Le bodhisattva Akṣayamati interroge le Buddha sur le sens du nom d'Avalokiteśvara (25 a) ; homme environné de flammes (25 b) ; le feu des enfers (25 c) ; homme poursuivi par des exécuteurs (25 d) ; gens embarqués sur un navire (25 e) ; les 33 corps métamorphiques du bodhisattva (25 f) ; homme précipité du haut des monts de Diamant (25 g) ; personnage poursuivi par un serpent et un énorme insecte (25 h) ; Avalokiteśvara partage entre les Deux buddha le collier qu'il a reçu en offrande (25 i).

Ch. 26 – « Les Formules protectrices »

— Le groupe des *rākṣasī* (26 a) ; individus qui trompent sur les mesures et poids (26 b).

Ch. 27 – « Les anciens faits du roi Splendide »

— Les deux princes exécutent des tours de magie devant le roi leur père (27 a) ; le roi et toute sa famille se rendent auprès du buddha « Dont la Voix ressemble au tonnerre des nuées » (27 b).

Ch. 28 – « Encouragements du bodhisattva Samantabhadra »

D

25a 25b 21a 23c
25d 25c 20 21b
25e 24 22
25i 25b 2
 5 23a
 3
26a 23d
 27b
27a 26b 23e 23b
 25h
 23f
 28d
 28a
28b 28c 28e

— L'arrivée du bodhisattva (28 a) ; le bodhisattva devant le Buddha (28 b) ; scène de copie et scène de paradis (28 c) ; apparition de Samantabhadra sur son éléphant (28 d) ; l'adieu de l'assemblée au Buddha (28 e).

II. – SÉMINAIRE. 1. *Le Sanbōe de Minamoto no Tamenori, suite de l'explication du livre I.*

Ont été lus les récits (5 et 6) relatifs aux deux dernières des vertus fondamentales que cultive le bodhisattva et dont le buddha Śākyamuni a donné le modèle dans ses existences antérieures — Méditation, Sapience —, puis, sans s'attarder pour l'instant sur le récit 7, au contenu un peu confus, le 8, un des plus remarquables du texte, où se trouve relatée la patience du lion « Ferme en ses vœux » (*Kensei*), dont la peau merveilleuse avait la couleur de l'or et qui supporta l'atroce douleur de s'en laisser dépouiller plutôt que d'anéantir le chasseur qui l'avait frappé par traîtrise.

2. *La tradition poétique de la cour de Kyōto et la famille Reizei.*

Cette partie du séminaire a été organisée en vue de la venue à Paris des représentants actuels de l'illustre famille, qui devaient donner au musée Guimet, du 18 au 22 mai, cinq séances d'exécution du rite du *Kikkōten*, offrande au couple stellaire de Tanabata, garant du talent dans la poésie. L'histoire de la famille, la rivalité des branches Nijō et Kyōgoku, la survivance des seuls Reizei à l'issue des grands troubles de la fin du Moyen Age, leur activité telle qu'elle se déroule aujourd'hui au long de l'année dans leur résidence heureusement préservée au nord de l'ancien palais impérial, ont été autant de thèmes successivement évoqués. Madame Reizei Kimiko avait eu l'amabilité de nous communiquer à l'avance, contrairement à toute habitude, le texte des six poèmes composés par elle et les siens pour la déclamation cérémonielle sur le thème « Séparation qui clôt la Septième nuit » (*Shisseki no wakare*). La traduction de ces poèmes, faite au cours de nos séances avec l'aide très active de plusieurs participants, a été insérée dans le *Programme* de la manifestation publié par l'Association française des Amis de l'Orient, et reprise dans le catalogue de l'exposition tenue en complément avec elle, de mai à août 1993, *Miyabi, art courtois du Japon ancien*, ainsi que l'a rappelé dans sa préface à ce catalogue M. le Conservateur général Jean-François Jarrige.

PUBLICATIONS DU PROFESSEUR

— « Les collections bouddhiques d'Emile Guimet : histoire et présentation » (*Revue du Louvre et des musées de France*, n° 3, 1991, p. 7-12).

— Introduction au catalogue de l'exposition *Manteau de nuages — kesa japonais*, Musée des Tissus de Lyon, déc. 1991-mars 1992, Musée Guimet, automne 1992.

— « L'image du bodhisattva Seishi du Kondō du Hōryūji retrouvée au musée Guimet — Le dossier documentaire », *Arts asiatiques*, XLVII, 1992, p. 89-108.

— « Se tenant dans le Centre, il éclaire les Huit régions » (*Chū ni tachi happō wo terasu*), hommage au professeur Miyazaki, dans *Miyazaki Ichisada zenshū*, 22 (*geppō*), Tokyo, Iwanami-shoten, août 1993.

« Le retour de Lafcadio Hearn », dans *La Quinzaine littéraire*, sept. 1993.

ACTIVITÉS DIVERSES

Administration des Instituts d'Extrême-Orient du Collège de France.

Responsabilité scientifique de l'Institut des Hautes Etudes japonaises.

Mission au Japon (26 mai-11 juin 1993).

Mission à Toulouse (musée Georges Labit) (27-28 juillet 1993).

Participation au colloque « Louis Massignon et le dialogue des cultures » (UNESCO, 17 décembre 1992). Communication : *Louis Massignon et le Japon*.

Contribution à l'organisation des journées « Pour la poésie » (Ministère de la Culture), musée Guimet (12-14 juin 1992), « *L'Asie c'est tout un poème* ».

Participation au cycle de conférences de l'Académie des Sciences morales et politiques, « Sur l'axe du temps. Du cosmos à l'homme, de l'histoire à la prospective », *Penser japonais* (14 juin 1993).

Conférences : (19-5-92), UNESCO (Vesak), « La légende de la première statue du Buddha — (24-10-92), pour le 5^e anniversaire de la Fondation de l'Institut Seijo d'Alsace, Centre japonais de Colmar, « Figures et cultes du bouddhisme japonais » — (5-6-93, III^e conférence de l'International Research Center for Japanese Studies », Tokyo, Asahi Hall, (en japonais) *Hōryūji Kondō no Seishi-bosatsu to Kamakura shoki no shūkyō*.

Participation à des émissions de France Culture (« La matinée des autres », 21-4-92 ; « Une vie, une œuvre », 24-3-92) et de France 2 (« Jamais sans mon livre », 18-9-93).

Présidence de séance (23-9-93) aux « Premières journées de l'Orient » organisées à Aix-en-Provence par la Société Asiatique.

Participation et remise de note au comité inter-gouvernemental « France-Japon », section française (présidence M. Martre) (juillet 1993).

Présidence du jury du prix Shibusawa-Claudé (Paris 13-8-93).

Participation à des conseils : Comité de direction d'*Arts Asiatiques* — Conseil d'Administration de l'École française d'Extrême-Orient — Comité scientifique de la Fondation pour l'Étude de la langue et la civilisation japonaise (Fondation de France) — Conseil de la Société Asiatique — Conseil d'Établissement du Collège de France — Conseil d'Administration de la Fondation Hugot du Collège de France.